

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres  
**Band:** 6 (1973)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Lettres à Édouard Rod  
**Autor:** Delhorbe, Cécile-R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-870974>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LETTRES A ÉDOUARD ROD

### I

PAUL DESJARDINS

Paul Desjardins (1859-1940) n'appartient pas au groupe des premiers amis parisiens de Rod, ceux qu'il s'était fait entre 1879 et 1886, année où il fut nommé professeur de littérature comparée à l'Université de Genève. Les deux hommes se connurent au cours de l'une des fréquentes apparitions de Rod à Paris pour y garder et y développer tous les contacts possibles dans les cercles littéraires et la presse. Fut-ce au *Journal des Débats*, où un ami intime de Rod, Harry Alis<sup>1</sup>, était rédacteur attitré ? Chez Bourget ? Chez l'orientaliste James Darmesteter et son aimable femme, la poétesse anglaise Mary Robinson<sup>2</sup> ? Tout ce que nous savons, c'est que, où qu'elle ait eu lieu, « notre amitié est née de notre première rencontre », a écrit Desjardins. Il n'aurait probablement guère goûté Rod à ses débuts, lorsqu'il admirait presque inconditionnellement Zola ; mais en 1889, Rod venait de publier *Le Sens de la Vie*, où il se rapproche beaucoup des idéalistes.

Fils d'un ancien professeur au Collège de France, membre de l'Institut, Desjardins était en 1889 le professeur de rhétorique le plus en vue à Paris. Il venait de publier un volume d'*Esquisses et Impressions*, parues dans la *Revue bleue*<sup>3</sup>, et il écrivait souvent aussi dans les quotidiens où Rod se frayait encore péniblement accès. Il avait eu bien plus d'appuis au départ que son ami Jules Lemaître dont Huysmans prédisait avec malveillance qu'il suivrait les traces. Huysmans ignorait que Desjardins pensait déjà alors beaucoup moins à la littérature qu'aux problèmes sociaux et moraux qui se posaient à la France. L'évangélisme prêché par Tolstoï avait éveillé en lui un écho profond. Une phrase de *La Puissance des Ténèbres* le hantait : « Il faut avoir une âme »<sup>4</sup> ; il souhaitait susciter des écrits propres à secouer l'âme engourdie des Français que les sceptiques, imitateurs plus ou moins mélodieux de Renan, — « les bouddhistes », disait-il

—, endormaient de plus en plus, et qu'on pouvait même croire morte à lire les naturalistes, peintres impassibles de « nos hontes ».

Quoique grandi dans le catholicisme, d'ailleurs très libéral, de sa famille, Desjardins se sentait beaucoup d'affinités avec la pensée, libérale certes mais protestante, de Charles Secrétan. « Vous êtes protestant et archi protestant », lui écrira plus tard le philosophe vaudois <sup>5</sup>. Et ce qu'il aima dans *Le Sens de la Vie* et qui, à la grande joie de Rod, le lui fit préférer au *Disciple* de Bourget, c'est la sincérité modeste, l'absence d'ornements qui y indiquaient cette appartenance protestante dont Rod avait fait tant d'efforts pendant sa phase naturaliste et par la suite pour se débarrasser <sup>6</sup>.

Dans la véhémence amitié qui se noua alors entre Desjardins et Rod, le catholique (indocile) Desjardins était attiré par l'austérité et le libéralisme protestants; et Rod, protestant rebelle et mal informé, mais à l'orientation morale foncièrement protestante, professait pour la majesté et l'autorité du catholicisme une vive admiration intellectuelle. Au cours de ses visites à Rod, à Genève et en Valais, ou à Secrétan, à Lausanne, Desjardins voyait comme une sorte de paradis « la Suisse, la beauté grave de ses paysages, la lenteur et l'honnêteté de ses habitants » comparée aux « hontes » et à la misère parisiennes <sup>7</sup>. Rod, au contraire, quoiqu'il se fût découvert beaucoup plus attaché qu'il ne l'avait cru en 1879 à son pays natal, ne pensait qu'à retourner à Paris ! Les lettres montrent le zèle de Desjardins à lui tailler, pour ce retour, un marchepied.

Pour la première fois dans sa carrière littéraire, Rod goûtait le plaisir d'être recherché (et prôné) par un confrère. Mais, tout en jouant auprès de lui, avec ferveur, le rôle de l'admirateur et même du disciple, Desjardins exerçait sur lui une influence indéniable. Elle se voit dans les *Idées morales du temps présent* que, malgré le désir qu'on lui devine de se mesurer avec Bourget et ses *Essais de psychologie contemporaine*, Rod n'aurait peut-être pas écrites, ou aurait sûrement écrites autrement sans Desjardins. Cette influence est manifeste dans le portrait à peu près faux qu'il fait de Zola, « grand artiste impassible », lui qui en 1879 avait si bien su discerner dans *L'Assommoir* l'intention sociale <sup>8</sup>. Elle l'est plus encore dans le portrait de Tolstoï <sup>9</sup>. Qu'en aurait dit son ami et maître à penser Emile Hennequin <sup>10</sup> ? Justement Rod venait de contribuer à la publication d'un livre posthume, où Hennequin pleurait la décadence de Tolstoï, tombé de la hauteur de « ses magnifiques romans à la puérité de ses petits traités religieux ». Or Rod entreprenait de louer même ces petits traités : *Ma Religion, Ma Confession, Marchez pendant que vous avez la lumière*, d'ailleurs avec des citations si

médiocres, une conclusion si gauche et si plate qu'on peut se demander s'il se persuadait vraiment lui-même. On voit aussi l'enthousiasme débordant de Desjardins pour Charles Secrétan influencer Rod. Sans Desjardins, se fût-il vraiment avisé de l'importance de ce compatriote, qu'il déclare, dans sa lettre-préface aux *Idées morales*, « l'un des penseurs que nous aimons le plus » (nous, c'est Rod et Desjardins, à qui le livre est dédié). Certes, Rod a aimé à rappeler dès lors qu'il avait été l'un des élèves de Secrétan, mais ses lettres du temps de ses études le montrent presque uniquement intéressé par les cours de Georges Renard<sup>11</sup>, qui différait totalement du philosophe. Si, une fois à Genève, il se rapprocha beaucoup de Secrétan, devenu son collègue, il semble bien qu'il fût plutôt attiré par sa personnalité que par sa pensée<sup>12</sup>. Quel modèle pour un romancier que ce patriarche toujours jeune et vibrant ! Rod s'en servit, discrètement, dans *Le Ménage du Pasteur Naudié*, l'un de ses romans protestants qu'ont le plus goûtés ses amis français<sup>13</sup>.

L'influence de Desjardins sur Rod fut forte, mais elle dura peu. Pendant leurs longs entretiens dans la campagne genevoise, ou sur les sentiers du Valais, Rod écouta avec intérêt Desjardins lui parler de ses projets : le groupement de toutes les bonnes volontés, religieuses ou laïques, la fondation en France de sociétés de secours moral sur le modèle des Anglo-Saxons. Mais, quoique intéressé, le romancier vaudois restait sceptique. Il établit bien dans ses *Idées morales* une division entre « positifs » et « négatifs » où il favorisait les « positifs », mais vis-à-vis de Desjardins, il était lui-même et s'avouait du reste un « négatif ». Selon lui, le rassemblement au-dessus de tous les Credo de tous ceux qui voulaient « avoir une âme » ne mènerait à rien s'il leur manquait une discipline, une organisation, une église. Ce fut pourtant sous le titre de *Lettres à Edouard Rod* que, le 24 octobre 1891, Desjardins commença dans les *Débats* une campagne qui faisait suite à une série déjà parue sur « les compagnons de la vie nouvelle ». Il s'y adressait à tous ceux qui aspiraient à une action morale et obtint plus de succès qu'il n'avait osé l'espérer. Peu après la publication de la dernière « lettre à Edouard Rod », elles paraissaient en un petit volume, *Le Devoir présent*, où le destinataire n'était plus mentionné. Outre l'écho de leurs longues conversations amicales de l'année précédente, Rod y retrouvait des mots, des citations, des renseignements que Desjardins tenait de lui<sup>14</sup>. Mais, lorsqu'à la publication du *Devoir présent* succéda la fondation de l'Union pour l'action morale, dans le groupe d'action initial qui comprenait un prêtre, un pasteur et plusieurs laïques dont Gabriel Monod et le futur maréchal Lyautey<sup>15</sup>, Rod ne figurait pas. Aussi

ne trouve-t-on pas, au fonds de Lausanne, l'écho des difficultés qui surgirent entre catholiques et laïques de l'Union après la spectaculaire visite de Desjardins au pape Léon XIII, le 19 septembre 1892.

Il est vrai que, tout en refusant de s'engager dans une action morale « positive », l'auteur des *Idées morales du temps présent* montra du dehors une sympathie désabusée mais durable. Rod lisait le *Bulletin* de cette Union dont le parrain d'honneur était Charles Secrétan. Il y trouva, tout comme un jeune homme du nom de Marcel Proust dont il fit bientôt la connaissance, plusieurs traductions fragmentaires de Ruskin dont Desjardins admirait l'œuvre esthétique et sociale. Il loua à plusieurs reprises le *Bulletin* dans les *Débats* auxquels Desjardins ne collaborait plus guère depuis qu'il était devenu « frère prêcheur »<sup>16</sup> et il fit une place à son fondateur dans une étude sur « l'Idéalisme contemporain ».

Lorsque l'Affaire Dreyfus éclata, elle déchira l'Union entre ceux qui prirent, comme Desjardins, le parti des révisionnistes et ceux qui, un peu plus tard, fondèrent l'*Action française*, notamment Henri Vaugois, l'étudiant chargé de parler en leur nom lors de « l'apothéose » de Charles Secrétan à Paris<sup>17</sup>, et Maurice Pujo<sup>18</sup>. Après le départ des dissidents, Desjardins maintint l'Union qui, à la fin de 1905, fut rebaptisée « Union pour la Vérité ». Rod ne se rallia pas plus à l'une qu'à l'autre. Les relations entre les deux hommes furent mises en veilleuse, l'un étant resté littéraire et l'autre s'absorbant dans l'action morale, pédagogique et sociale, mais l'amitié persista.

Rod mourut quelques mois avant le premier des entretiens qui se déroulèrent à Pontigny, lorsque Desjardins eut fait alliance avec la naissante *Nouvelle Revue française*, entretiens qui conservent son nom dans l'histoire littéraire. Ainsi, l'intérêt de ses lettres à Rod consiste en ce qu'il nous y est montré avant que, selon une expression de Charles Secrétan, il fût entièrement « devenu ce qu'il était ».

Cécile-R. DELHORBE.

## NOTES

<sup>1</sup> De son vrai nom Hippolyte Percher (1857-1895). Ce brillant journaliste et romancier de talent, ami intime de Rod, fut tué en duel.

<sup>2</sup> Ce ménage était alors très lié avec Desjardins comme avec Rod. Il y a deux billets de Darmesteter et de nombreuses lettres de Mary au fonds Edouard Rod (Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne).

<sup>3</sup> Nom communément donné à la *Revue politique et littéraire*, petite sœur de la *Revue des Deux Mondes*, un peu plus proche qu'elle du monde universitaire. Beaucoup d'écrivains passèrent, comme Rod, de l'une à l'autre.

<sup>4</sup> Cette pièce fut jouée à Paris, le 12 février 1888, avec un succès que le promoteur du roman russe, le vicomte Eugène Melchior de Vogüé, attribua en partie à la renaissance spiritualiste. La phrase était prononcée par le vieil Akim, le personnage de la pièce qui parle au nom de Tolstoï.

<sup>5</sup> Lettre inédite de Charles Secrétan à Paul Desjardins du 25 novembre 1892. Sur Charles Secrétan (1815-1895), auteur de *La Philosophie de la Liberté*, *La Civilisation et la Croyance*, etc., voir de sa fille, L. Secrétan, *Charles Secrétan, sa vie et son œuvre* (Payot, Lausanne, 1912). Sa correspondance est déposée à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

<sup>6</sup> Parmi les lettres et billets de Vogüé, au fonds de Lausanne, il s'en trouve une, du 21 décembre 1908, où Vogüé insiste, à propos d'*Aloyse Valérien*, sur l'empreinte protestante de Rod en des termes qui donnent à penser que celui-ci avait de la peine à s'y résigner : « Je n'ai point parlé de « la foi », mais du « sentiment religieux », qui a mille formes, et des racines particulièrement profondes chez tous les natifs du Léman, depuis Rousseau. En dépit de toutes les dissidences individuelles, un certain accent de gravité, lorsqu'ils parlent des choses de l'âme, les fait reconnaître comme des enfants d'une même famille. »

<sup>7</sup> « Le Suisse Desjardins » (quelle injure !), dira Barrès dans la *Cocarde* du 10 janvier 1895, tant les descriptions dithyrambiques de Desjardins sur la Suisse, parues quatre ans plus tôt aux *Débats* (10 décembre 1890), l'agaçaient encore ; « C'est la Suisse tout entière, ses pâturages, la chanson de ses pâtres, l'hypocrisie de ses pasteurs [...]. Le malheureux polygraphe ! »

<sup>8</sup> Dans la brochure *A propos de l'Assommoir* que, sous l'égide de Zola, il avait publiée en 1879, moins d'un an après son arrivée à Paris. Le nouveau portrait de Zola a paru d'abord dans la *Revue bleue*, puis dans les *Idées morales du temps présent* (Perrin, Paris, 1891, pp. 73-98).

<sup>9</sup> Ibid., pp. 235-261.

<sup>10</sup> Emile Hennequin (1859-1888). Arrivé de Genève à Paris peu après Rod, Hennequin acquit rapidement une vraie réputation de critique auprès de l'avant-garde. On voyait déjà en lui le successeur de Taine, quand il se noya accidentellement dans la Seine. Son étude sur Tolstoï a paru dans *Les Ecrivains francisés* (Perrin, Paris, 1889), recueil d'articles réunis par Rod et ses amis.

<sup>11</sup> Georges Renard (1847-1930) a enseigné la littérature française à l'Académie, puis à l'Université de Lausanne. Il s'était réfugié en Suisse après avoir été compromis dans la Commune. Il fut ensuite nommé professeur au Collège de France. Ses lettres, au fonds de Lausanne, montrent qu'il y eut plusieurs péripéties à leurs relations.

<sup>12</sup> Pourtant, dès la publication de *La Civilisation et la Croyance* (1887), Rod manifesta son intérêt pour le livre dans un article paru dans la *Gazette de Lausanne* du 25 octobre 1887.

<sup>13</sup> Il lui fait jouer un rôle de théologien célèbre et père du pasteur Naudié. Il faut noter la fidélité que Rod garda à la mémoire du philosophe vaudois. A peine eut-il appris qu'il était question de lui élever un monument qu'il proposait une conférence en faveur de l'initiative. Elle eut lieu le 14 mars 1901 à Lausanne et obtint un grand succès.

<sup>14</sup> *Le Devoir présent*, Colin, Paris, 1892. Ainsi une phrase de *Rosmersholm*, la pièce d'Ibsen que Rod préférait, ou le nom de Harry Alis à propos de la colonisation dont Desjardins attendait une nouvelle ère chevaleresque (*op. cit.*, pp. 31 et 33).

<sup>15</sup> Tout jeune officier, Lyautey avait publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1891 un article non signé sur « le devoir social de l'officier ».

<sup>16</sup> Comme dira Marcel Proust.

<sup>17</sup> Le 7 janvier 1893. Sur cette cérémonie universitaire, voir *Charles Secrétan*, *op. cit.*, pp. 526-530.

<sup>18</sup> Ce fut M. Pujo (1872-1955), dont on sait la future fidélité à Maurras, qui parla pour les dissidents dans le *Bulletin pour l'Action morale* du 1<sup>er</sup> février 1898. Rod avait été en rapport avec lui pour une traduction de Novalis parue dans les *Morceaux choisis des littératures étrangères*.

Les lettres de Desjardins à Rod font partie du Fonds Edouard Rod, conservé par la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, IS 366 et ER 943.

C.-R. D.

[Paris, février 1890]

Très aimable maître et ami,

Pardonnez-moi. J'ai beaucoup souffert de la tête ces derniers temps, et la fièvre, — autant dire, — ne m'a pas quitté. Cela vous explique mon « agraphie » prolongée. Il est vrai que, quand même vous me pardonneriez généreusement, je ne me croirais pas dispensé pour cela de remords. Tous les jours je projetais de vous écrire longuement, car les provisions de louanges à vous faire, d'éclaircissements à vous demander, de sympathies très vives à vous envoyer, montaient, montaient... Hélas ! la force m'a manqué, non la bonne volonté. Vous savez bien quelle estime pleine de prédilection, quel affectueux respect j'ai pour vous. Votre article du « Figaro » sur les jeunes gens, vos deux livres, celui des *Cosmopolites* et les *Trois Cœurs*, enfin votre préface, — tout cela nous a beaucoup occupés<sup>1</sup>. Bourget pourra vous dire comme nous en avons parlé ensemble. Il en était aussi frappé que moi, d'une manière différente, mais tout aussi sympathique. Nous vous regardons toujours comme le plus fin diagnostiqueur de l'âme contemporaine.

Et je le dirai publiquement, puisque vous m'y invitez. Quoique les *Trois Cœurs* et la préface aient paru dans les *Débats*, j'y reviendrai encore une fois très volontiers. D'autant mieux que votre épigraphe tirée de l'*Imitation* achève d'éclaircir pour moi l'idée du livre, un peu enveloppée. Cette idée, je la crois non seulement vraie et belle, mais présentement très opportune<sup>2</sup>. Sitôt que j'aurai dit ce que je veux — et ce que je dois — sur les *Remarques de l'Exposition* de mon ami Vogüé, sur le *Lamartine* de mon ami Pomairois<sup>3</sup>, — je passerai à ces deux livres si pleins de substance, qui achèvent de placer au premier rang celui que je voudrais bien appeler « mon ami » Edouard Rod. Et, comme les ouvrages sont déjà connus de mes lecteurs, je pourrai donner à ma petite critique, non la forme gauche d'un compte-rendu, mais celle, plus déliée, d'observations fragmentaires, et serrant le texte de très près. Les points d'interrogation, les soupirs, surtout les sympathies immédiates d'un lecteur solitaire, voilà tout... Acceptez-vous cette donnée ?<sup>4</sup>

Et maintenant, si vous me pardonnez et me gardez le moindre reste d'attachement, revenez-nous. Arrivez pour entendre le bruit

que vous faites, et surtout pour reconnaître par vous même qu'en nous l'admiration croissante ne diminue pas la sympathie.

Bien cordialement à vous, et avec une forte nuance de respect  
pour votre rare esprit            Paul Desjardins

(Jeudi matin)

<sup>1</sup> Article à propos d'*Un homme libre* de Barrès, avec qui Rod était depuis plus de cinq ans en relations amicales, publié dans le *Figaro* du 3 janvier 1890, sous le titre « Un jeune homme moderne ». Rod y mentionnait aussi Harry Alis.

*Scènes de la vie cosmopolite* et *Les Trois Cœurs* ont paru en 1890, Perrin - Payot, Paris - Lausanne.

La préface des *Trois Cœurs* a paru dans les *Débats* du 30 janvier 1890 ; Rod y déclarait avoir renoncé à la formule naturaliste et proposait un intuitivisme plus soucieux de psychologie.

<sup>2</sup> « Dès que quelqu'un se cherche soi-même, l'amour s'étouffe en lui. » Tel était le cas du héros des *Trois Cœurs*.

<sup>3</sup> E.-M. de Vogüé avait publié une série de huit articles intitulés « A travers l'Exposition » (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juillet au 15 octobre 1889). Il y faisait l'éloge du *Sens de la Vie*, mais louait bien plus encore *Le Disciple* de Bourget, un livre à grand succès qui avait irrité Rod et mis en veilleuse l'amitié qu'il portait depuis neuf ans à Bourget.

Charles de Pomairols (1843-1916), dont le *Lamartine* est paru chez Hachette en 1889. Ses principaux ouvrages sont *La Vie meilleure* (1879), *La Nature et l'âme* (1887), *Pour l'Enfant* (1904).

<sup>4</sup> L'article de Desjardins sur Rod n'a pas été retrouvé.

mardi matin

Passy [juin 1890]

Mon cher ami,

Vous devez avoir horreur de mon « agraphie », dont je rougis en effet. Il m'est littéralement impossible d'écrire, cette fonction est au dessus de mes forces présentes, — mais je vous suis avec toujours la même admiration affectueuse. Votre article sur Renan est d'une justesse et d'une lucidité extrêmes<sup>1</sup>. Je l'ai fait lire déjà à quatre personnes qui en ont été aussi enchantées que moi.

J'ai fait à Baschet votre commission, il accepte votre manuscrit avec enthousiasme<sup>2</sup>. Vous n'avez qu'à me l'envoyer et je le lui remettrai. Seulement, pour la date de la publication, on ne peut rien fixer encore parce qu'il faut pourvoir aux illustrations, qui sont, comme vous savez, une des servitudes de ce recueil. — Mais quel travailleur vous faites, comme je vous admire !

Pour Ibsen, vous savez qu'on représentera Nora à la rentrée d'octobre seulement<sup>3</sup>. Puisque je vous verrai en Juillet nous aurons occasion d'en reparler.

Au sujet de Salvan, on a dû vous écrire, vos combinaisons nous paraissent très bonnes<sup>4</sup>, et d'ailleurs vous êtes le seul juge informé. *Pedibus descendo in sententiam tuam.*

A bientôt, cher maître et ami, je vous prie de présenter à Madame Rod les hommages respectueux d'un ami inconnu, et, pour vous, de compter sur moi absolument

Votre petit ami

Paul Desjardins

<sup>1</sup> Il a paru dans la *Revue bleue* du 14 juin 1890 (pp. 737-744) avec un petit préambule qui annonçait la série des *Idées morales*.

<sup>2</sup> Ludovic Baschet, rédacteur en chef de la *Revue illustrée*. Rod y publie une longue nouvelle intitulée « L'Abbé Daniel » (1891).

<sup>3</sup> Cette pièce d'Ibsen, dont le titre français devint *Maison de Poupée*, ne fut pas jouée à l'Odéon en octobre, malgré le succès obtenu par *Les Revenants* au Théâtre Antoine, le 29 mai 1890. *Maison de Poupée* ne fut représentée à Paris en public que le 20 avril 1894, à l'Odéon. C'est en Suisse que Rod avait fait la connaissance du comte Prozor, le traducteur qui avait la confiance d'Ibsen, et des pièces qu'il avait traduites. Deux d'entre elles, *Maison de Poupée* (1879) et *Les Revenants* (1882), avaient été publiées à Genève en 1889 et préfacées par Rod qui attira sur elles l'attention de Jules Lemaître. Pour les faire jouer à Paris, Prozor comptait absolument sur Rod ; mais Rod lui-même, se jugeant trop éloigné, avait confié à Desjardins les intérêts du dramaturge et de son traducteur. Plusieurs lettres de Prozor à Rod figurent au fonds de Lausanne.

<sup>4</sup> En cet été 1890, Desjardins rejoignit les Rod à Salvan. Le dossier ne dit pas s'il y eut d'autres combinaisons pour y faire venir aussi sa famille, c'est-à-dire sa grand-mère, sa mère et sa sœur.

[Paris, octobre 1890]

Mon cher ami, vous êtes bon, archibon et encore meilleur. Aussi je vous aime bien — mais si vous saviez quelle vie bête et surchargée ! J'ai vraiment perdu la tête. Je n'ai que le cœur d'entier ; il est muet mais toujours vivant. Hier encore je parlais très chaudement de vous à Brunetière, et cela me rafraîchissait, me ranimait.

Pour mes conférences — un millier de mercis, à intérêts capitalisés dans ces deux semaines — voici ce qui me paraît acceptable.

Ce sont des sujets pour lesquels je vous pillerai. Mais ma foi je n'ai rien de meilleur à vous apporter que ce qui me vient de vous :

Voici

1° M. Ernest Renan et la religion de la science

Sommaire : L'Avenir de la Science de M. Renan. — Exposé de ses idées. — M. Renan est-il un savant ? — Histoire de son esprit. — La Science peut-elle devenir un objet de culte légitime et suffisant ? — Discussion. Conclusion.

2° Le comte Léon Tolstoï et la religion de l'action. —

Sommaire : Etat des esprits et des consciences en occident. — Succès de Tolstoï et de George Eliot : explication de ce succès. — Doctrines morales du comte Tolstoï — Revue rapide de ses livres — Caractères ethniques de la doctrine — Adaptation à l'Occident. — Les deux courants de la pensée contemporaine.

Voilà, et pour Lausanne : M. Charles Secrétan et la charité intellectuelle.<sup>1</sup>

J'aimerais bien, pour Genève, le mardi 4 novembre et le jeudi 6. — Le mercredi 5, je pourrais aller à Lausanne. — Mais c'est trop parler de moi. Merci encore mon bon ami, et pardon. « Vous me confusiez », comme disent les paysans — et j'en suis un. Mais vous, mais vous ? — Votre roman défait et à refaire me consterne<sup>2</sup>. Cela n'est pas possible ! vous devez vous être trompé ! — Bon courage toujours, et bonne confiance en vous-même ! Vous savez que la Revue Bleue passe aux mains innocentes de Ferrari<sup>3</sup> : je ne le sais moi-même que d'hier, par l'avertissement officiel. C'est une bonne chose pour nous, — ou du moins une chose meilleure. Pour l'Odéon, cela tient, — en Janvier, mais il faut venir nous voir avant<sup>4</sup>. — J'ai reçu une lettre de votre jeune ami Tissot, mais tellement protectrice et superbe que j'en ris encore<sup>5</sup>. J'ai vu Remacle et suis toujours sous son charme<sup>6</sup>. Ma sœur a vu Madame Hennequin et l'a trouvée bien<sup>7</sup>. C'est dire qu'il a été fortement question de vous ces derniers temps. Et pas en mal, pas en mal !

Comme je comprends, mon ami, par impression en retour, votre enthousiasme pour la montagne, la grande et saine solitude. Ce Fins-Hauts était très beau.

Mes respectueux souvenirs à Madame Rod, ma bonne embrassade aux enfants et à vous, mon cher ami,

Tout mon dévouement muet mais fidèle

Paul Desjardins

agraphe français (Vapereau)<sup>8</sup>

Je vous renverrai demain — si je puis — l'argent que vous m'avez prêté si gentiment. Je n'ai pas un billet sous la main et changer de l'or pour un mandat international est trop compliqué, — mais soyez tranquille. Comme débiteur aussi je suis fidèle.

Envoyez votre « Schonpenhauer » à Ferrari <sup>9</sup>. Je le lui ai annoncé.

<sup>1</sup> Charles Secrétan, après avoir lu un article du *Figaro* où Desjardins le comparait à Tolstoï et appris ses intentions, lui écrivit, le 16 octobre 1890 :

« On m'a dit, j'ai peine à le croire, que pensant à faire des conférences dans notre Suisse de langue française, vous prendriez pour sujet mon humble personne et cela dans ma ville natale, un petit trou, où tout le monde se connaît. Ne faites pas cela, je vous en conjure. [...] je ne saurais où me cacher, vous me feriez haïr [...] » (lettre inédite).

Paul Desjardins parla donc à Lausanne de « La Renaissance chrétienne du temps présent ». Mais il tint à mentionner, « avec tact et discrétion », le rôle qu'y jouait « notre illustre compatriote Charles Secrétan » (*Gazette de Lausanne*, 6 novembre 1890).

Rod avait annoncé Desjardins et sa conférence dans la *Gazette de Lausanne* du 1<sup>er</sup> novembre 1890. Il le plaçait, avec Vogüé, à la tête d'une renaissance spiritualiste et louait en lui « le charme d'une intelligence exceptionnellement souple, riche, pénétrante et complète ».

<sup>2</sup> Il doit s'agir de *La Sacrifiée* (Perrin-Payot, 1892).

<sup>3</sup> Henry Ferrari a succédé à la tête de la *Revue bleue* à l'historien Alfred Rambaud, le 4 octobre 1890.

<sup>4</sup> Il pourrait s'agir d'un projet de conférence de Rod sur Ibsen à l'Odéon.

<sup>5</sup> L'essayiste Ernest Tissot (1867-1922) avait été l'un des premiers étudiants genevois de Rod. On sait qu'il écrira sur son ancien professeur un *In Memoriam* en 1912. Rod avait une amitié reconnaissante pour son père, le théologien David Tissot. Ce qui pourrait expliquer qu'il se soit toujours évertué à pousser vers le succès littéraire un jeune homme qui avait beaucoup plus de prétentions que de talent.

<sup>6</sup> Adrien Remacle et Rod s'étaient rencontrés dans les cénacles des admirateurs parisiens de Wagner, dont ils étaient tous les deux. Ils avaient sympathisé au point de fonder ensemble au début de 1885 une *Revue contemporaine* qu'ils voulaient à la fois substantielle et d'avant-garde. Mais elle ne put se maintenir que quinze mois. Rod se tira de cet échec beaucoup mieux que Remacle qui ne le lui pardonna pas. On voit, par les lettres qui figurent au fonds de Lausanne, qu'il le poursuivit longtemps de plaintes et de récriminations. Aussi en 1890, le romancier vaudois ne subissait-il plus du tout le charme dont parle Desjardins.

<sup>7</sup> La veuve d'Emile Hennequin était Genevoise, mais après la mort tragique de son mari, elle préféra rester à Paris. Les Rod continuèrent longtemps à s'occuper d'elle et de sa petite fille.

<sup>8</sup> Gustave Vapereau, né en 1819, est l'auteur de deux dictionnaires estimés : le *Dictionnaire des contemporains* (1852) et le *Dictionnaire des littératures* (1877). C'est à son autorité que Desjardins se référait pour le mot agraphiste qui avait probablement étonné Rod.

<sup>9</sup> Cet article paraîtra dans la *Revue bleue* du 29 novembre 1890 (pp. 673-678) et fait partie de la série des *Idées morales*.

Lundi 20 octobre [1890]

(Rentrant à Paris)

matin

Mon cher ami, tout est bien : le 4, le 5 et le 6 je serai à Genève auprès de vous, mais auprès de vous seul, si vous le permettez, car vous êtes pour moi tout Genève, et, ne voyant personne à Paris, je n'irai pas là bas me lancer dans le vaste monde. Je suis très las et n'ai besoin que de repos et d'amitié. — Pour Lausanne, je comprends l'alarme du vénéré M. Secrétan. Je ne parlerais donc, d'une façon générale, que d'une Renaissance chrétienne dans le temps présent. Voilà j'espère un sujet à souhait pour un pays protestant. On me prendrait pour un pasteur, rien qu'à voir ce titre. — Mais assez de commissions. Je ne veux plus vous donner que des remerciements. Si je juge de vous d'après moi-même, toutes ces démarches ont dû vous coûter horriblement, et ma reconnaissance est proportionnée à une peine que je me représente très bien. — Mes félicitations, si votre roman est fini. J'en augure très bien, — vous êtes en plein épanouissement d'intelligence — mais dois-je en parler à Magnard ?<sup>1</sup> — Pour Baschet et la Revue Illustrée votre commission sera faite dès demain, n'en soyez pas en peine. — Je ne me rappelle plus si je vous ai dit que votre Bourget est un chef d'œuvre d'analyse et d'exacte équité<sup>2</sup> : je pense comme vous sur tous les points et sauf que j'aurais souhaité quelques mots sur cette sensation si intense, chez Bourget, de la vie manquée, du mauvais arrangement des destinées, et sur la rare beauté poétique et philosophique du pessimisme qui en découle, — je ne crois pas qu'on puisse ajouter un trait à votre étude. — Généralement (ce généralement sous-entend surtout des femmes, telles que Madame Aubernon et Madame Straus<sup>3</sup>), on a été de mon avis pour approuver et admirer cet article. — Je me suis permis de presser un peu Ferrari pour qu'il fasse passer votre Lemaître<sup>4</sup>. Vous savez qu'il n'est bruit que de notre ami en ce moment — mais si vous aimez mieux qu'on donne le pas au Schopenhauer, décidez, et je me retire dans ma coquille. — J'ai peu vu Madame Hennequin, que j'aime bien cependant, car elle vous paraît très attachée. En revanche je suis toujours dans une griserie délicieuse de Remacle.

Tous mes respects à Madame Rod, avec mes souhaits particuliers de santé meilleure, mon embrassade aux bébés, et à vous, mon cher ami, ma cordiale et reconnaissante poignée de mains

Paul Desjardins

Je n'ai pas ouï parler de cet article de Sabatier que vous citez <sup>5</sup>. Il serait bon pourtant que je le visse, afin que Sabatier ne me prît pas pour un rustre ou un ingrat. Je vais m'en occuper.

Pour Lausanne, au lieu de la Renaissance Religieuse, aimeriez vous, dans d'autres genres : le Théâtre en France, le Roman en France ou bien Robert Browning <sup>6</sup> ? Je m'en remets à vous car cela m'est égal et il me suffirait d'être prévenu la veille

<sup>1</sup> Il s'agit du manuscrit de *La Sacrifiée* que Francis Magnard, directeur du *Figaro*, prendra en feuilleton l'année suivante.

<sup>2</sup> Dans son ingénuité, Desjardins paraît n'avoir pas remarqué les coups d'épingle sous les éloges. L'étude sur Bourget avait paru dans la *Revue bleue* du 30 août 1890 (pp. 257-262).

<sup>3</sup> Madame Aubernon avait un salon dont le grand homme était Dumas fils. C'est chez elle qu'a été jouée pour la première fois à Paris *Maison de Poupée*. Madame Straus, l'amie de Marcel Proust, en avait un aussi, mais beaucoup moins solennel.

<sup>4</sup> L'article sur Jules Lemaître parut dans la *Revue bleue* du 1<sup>er</sup> novembre 1890 (pp. 552-557) ; celui sur Schopenhauer le 29 novembre 1890 (pp. 673-679).

<sup>5</sup> Auguste Sabatier venait d'écrire, dans le *Journal de Genève* du 28 septembre 1890, un article intitulé : « M. Paul Desjardins et les Compagnons de la vie nouvelle ». Il y faisait les mêmes réserves que Rod.

Auguste Sabatier (1839-1901) était critique littéraire au *Journal de Genève* où il présenta le *Sens de la Vie*. Auteur, entre autres, d'un *Apôtre Paul*, il fut doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris.

<sup>6</sup> Mary Darmesteter avait connu personnellement Robert Browning. C'est peut-être grâce à elle que Desjardins s'était mis à le lire. Il admirait beaucoup alors les Darmesteter à qui il avait donné une place éminente parmi ses « compagnons de la vie nouvelle ».

[Paris, novembre 1890]

Cher ami,

Je ressens encore un peu de fatigue du surmenage des derniers jours, — cela en renouvelle encore mieux le souvenir, ainsi que la reconnaissance que je vous garde. Vous avez été trop gentil, de piocher et de semer pour moi, en sorte que je n'eusse plus qu'à récolter. Je sais ce que ces trois jours là ont dû vous donner de mal à préparer. Vous n'aimez pas à vous faire valoir, et de fait vous n'en avez pas besoin avec moi, — je vous sais encore plus de gré de n'avoir pas étalé à mes yeux vos peines.

Mais sans doute vous êtes encore bien fatigués, Madame Rod et vous, — de cela, mea culpa ! — Et mes remerciements, si affectueux qu'ils soient, ne vous reposeront point, ni ne guériront votre rhume. Aussi je les abrège. Je vous enverrai, à la place d'une lettre, les ouvrages sur Lamartine et mon petit Tennyson, comme nous en étions convenus<sup>1</sup>. Sitôt votre dénouement reçu, je ferai le nécessaire avec Vogüé, avec Mounet même, s'il le faut<sup>2</sup>. — De votre côté, serez-vous assez bon, pour faire envoyer à maman les feuilles genevoises ?<sup>3</sup> — Je suis très bien revenu quoique très contrit de vous avoir forcé d'abrèger le dessert.

Mille amitiés autour de vous, — et à vous mon cher ami, ainsi qu'à Madame Rod, toute ma gratitude dévouée

Paul Desjardins

Dimanche.

<sup>1</sup> Rod avait évidemment demandé à Desjardins de la documentation sur Lamartine, que ce fût ou non pour le *Lamartine* qui figurera en 1893 dans la collection populaire Lecène et Oudin. Quant au *Tennyson*, il peut s'agir d'un volume de ce poète que Desjardins possédait, ou d'un article qu'il aurait écrit et que je n'ai pas retrouvé.

<sup>2</sup> Il s'agit du dénouement de *La Sacrifiée*, la pièce que Rod avait écrite sur la trame de son roman, en même temps que le roman semble-t-il. Son sort fut discuté, non seulement avec Vogüé et l'acteur Mounet-Sully, mais avec Dumas fils, resté le grand oracle de la Comédie française, et Claretie, son administrateur, pendant plus d'une année encore.

On trouve au fonds de Lausanne le manuscrit des deux premiers actes, et des projets pour le troisième. Ce troisième acte n'avait pas eu le même succès que les deux premiers auprès des amis qui avaient entendu Rod lire sa pièce à Genève. Rod le remania avant de s'adresser au jugement de Dumas fils et de Claretie. Dumas n'approuva pas cette seconde version — ses réflexions font sourire aujourd'hui ! Ce troisième acte fut-il l'unique raison de la décision que prit le Comité de lecture de la Comédie française le 12 avril 1892, où Rod lut sa pièce le même jour que Rostand ses *Romanesques* ? Elle ne la reçut que « à corrections ». Rod renonça à en faire et n'aborda plus le théâtre que douze ans plus tard avec *Le Réformateur*. (Voir les lettres de Dumas fils au fonds de Lausanne et l'article de Claretie sur Rod dans le *Temps* du 10 février 1910.)

<sup>3</sup> Auguste Sabatier disait dans le *Journal de Genève* du 7 décembre 1890 :

« Dans des conférences faites à Genève et à Lausanne dont le succès est venu jusqu'à nous, M. Paul Desjardins a parlé d'une renaissance chrétienne qu'il voyait poindre à l'horizon. Peut-être y a-t-il quelque excès d'optimisme dans ses espérances... »

JOURNAL DES DEBATS [Paris, décembre 1890]  
 17, rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois Mercredi

Cher bon ami,

Pas un moment depuis quatre jours, et Mag malade ! Et tous les ennuis de la terre ! Mais ma reconnaissance pour Madame Rod et pour vous ne fait que croître quand je repense à ces jours excellents passés là bas. Dans quelque temps, je vous le dirai mieux.

Sachez seulement ceci tout de suite. On vous demande chez Bodinier<sup>1</sup> une conférence sur la Béatrice de Dante, pour les environs du 1<sup>er</sup> Janvier (300 fr). J'ai arrangé la chose. Dites si cela vous convient et fixez le jour. — Maintenant je vais arranger avec Porel<sup>2</sup> une conférence pour la même époque environ. Et enfin, voulez vous que je donne une petite affaire au Supplément du Figaro (tirage énorme) ? En ce moment-ci, je le peux.

Je vous embrasse. Vous avez été le plus gentil des amis.

Votre

Paul Desjardins

A demain — ou après demain — lettre plus longue et plus gentille que ce mauvais marmichon-ci<sup>3</sup> — puis tournée de lettres et de cartes autour de vous.

Respects affectueux à Madame Rod. Bonne embrassade aux enfants.

Alors c'est entendu, je remets le manuscrit à Dreyfus pour l'Illustration<sup>4</sup>. Il passera en janvier.

<sup>1</sup> Charles Bodinier, né en 1844, secrétaire général du Théâtre français, avait fait arranger, rue Saint-Lazare, un théâtre d'application pour les élèves du Conservatoire, où se donnèrent des spectacles et des conférences. On appelait souvent ce théâtre la Bodinière. Il fut démoli en 1902.

<sup>2</sup> Porel, de son vrai nom Désiré Paul Parfouru (1847-1917), comédien, directeur de l'Odéon de 1884 à 1892, mari de la fameuse actrice Réjane.

<sup>3</sup> Mot incompréhensible.

<sup>4</sup> « La Maison des Crimes », que Rod a située à Fribourg, a paru dans l'Illustration du 20 février 1892, p. 151.

Abraham Dreyfus (1847-1907) a écrit de nombreuses pièces divertissantes. Quelques-unes ont été réunies en volume sous le titre de : *Jouons la comédie*. Rod a dit de lui qu'il était « l'un des hommes les plus spirituels, les plus charmants et les meilleurs que j'aie jamais connus » (*Semaine littéraire*, 21 septembre 1907, p. 445).

[Paris, décembre 1890]  
mardi.

Cher ami,

C'était convenu avec Bodinier pour la première semaine de Janvier. Je ne comprends pas bien si vous me demandez de faire avancer l'échéance. Et au moment d'écrire à cet entrepreneur je n'ai plus su que lui demander : ma lettre a fondu sous ma plume.

Pour Porel, il est convenu que vous donnerez une conférence sur Ibsen <sup>1</sup>, quand la pièce passera, mais la date dépend de la libération de Réjane, une fois le succès de Meilhac épuisé aux Variétés <sup>2</sup>.

Votre roman est entre les mains de Magnard et j'ai pu manœuvrer de façon à lui faire croire qu'il le voyait en premier, — que la communication à Marc <sup>3</sup> n'avait été qu'une velléité, etc — J'attends une réponse un jour de cette semaine, et je vous l'enverrai aussitôt, à moins que vous ne la receviez directement.

Voilà les affaires. J'espère en tout cela le succès, et je souhaite que vous y attachiez assez d'importance pour y trouver l'ombre d'un contentement.

Trop pressé de besogne, je n'ai pu encore trouver un quart d'heure pour lire votre Schopenhauer, on le dit très bon et très lucide. Bientôt je vous en donnerai mon sentiment personnel. Ce n'est pas qu'il vaille grand chose, mais ma profonde amitié pour vous me fera vous parler avec une sincérité entière.

Nous sommes tous très attristés des nouvelles médiocres de Madame Rod. Nous parlons d'elle sans cesse — Elle est si bonne ! — et dimanche, avec Madame Hennequin, nous nous sommes associés affectueusement à vos soucis. Vous savez le mot : Où vous serez assemblés plusieurs en mon nom, je serai avec vous — Ce mot est très vrai, et il nous a semblé que de causer avec une amie de votre maison vous rendait présent à notre cœur.

Comme je me souviens de vous et comme je vous aime ! N'en doutez pas. Et nous vous attendons bientôt — mercredi prochain alors ?

De cœur à vous  
Paul Desj

<sup>1</sup> Lorsque *Maison de Poupée* fut représenté à l'Odéon en 1894, Rod était de retour à Paris, mais il n'est pas question d'une conférence préalable de lui.

<sup>2</sup> *Ma Cousine*, pièce en trois actes de Henry Meilhac, qui eut un très vif succès. La principale interprète en était Réjane.

<sup>3</sup> S'agirait-il d'Emile Marck, co-directeur avec Desbeaux de l'Odéon, dont il est question dans les lettres de Dumas fils ?

[Paris, avril 1891]  
Jeudi matin

Mon cher bon ami,

Je vais voir Bodinier, et vous dirai sa réponse. Mais d'avance vous pouvez être persuadé qu'il fera tout pour vous plaire. Si le sujet de votre conférence, tel qu'il a été convenu d'abord, vous semble trop peu contemporain, ou déjà défloré par vos précédentes études<sup>1</sup>, vous pouvez en changer parfaitement — Si vous aimez mieux parler du Stendhalisme<sup>2</sup>, par exemple, ou de toute autre question qui ne vous donnerait nulle peine, vous êtes absolument libre — J'ai vu hier le jeune Lavedan nouveau rédacteur en chef de la Revue Illustrée<sup>3</sup>. Il m'a dit que votre nouvelle passerait bientôt, et qu'il la trouvait intéressante, quoique un peu moins que vos grands romans. — Vous avez fait sur Tolstoï un admirable article. J'en ai racheté deux exemplaires déjà, pour le communiquer à des personnes intelligentes, elles l'ont trouvé excellent. Il est impossible de mieux poser une question très complexe, de l'aborder plus franchement et de la résoudre avec plus de clairvoyance sans s'égarer dans les points de vue secondaires. Je vous dis tout cela en toute justice, et non comme remerciement du grand honneur que vous m'avez fait en me citant quelque part auprès de Vogüé<sup>4</sup>.

Vous avez donc été malade vous aussi ? Je vous plains ; de mon côté j'ai été plongé — temporairement — dans la neurasthénie et le nihilisme. — Je m'en sors, grâce à Dieu, comme un insecte fait sort de sa chrysalide, et je m'occupe pour le quart d'heure de secouer mes pauvres ailes fripées. Ce temps est admirable. Surtout les premières heures nocturnes sont un baume pour l'esprit malade, — on passe je ne sais combien de temps les yeux levés vers la paix inaccessible d'en haut. Comme Champel doit être beau sous cette lune ! — Nous vous attendons certainement au 1<sup>er</sup> mai. Votre chambre est prête. Dites moi seulement trois jours d'avance votre arrivée exacte, que j'aille vous chercher à la gare. — Nous avons eu ici le grand Secrétan pour deux jours. Il était venu aux obsèques de Pressensé<sup>5</sup>. Il a été doux et simple. Je l'aime de plus en plus.

Toutes les amitiés de toute ma maison à vous et aux vôtres. Mais, nous nous plaignons que vous ne nous donniez pas plus de nouvelles de Madame Rod. Nous pensons beaucoup à elle. Dites-le lui bien, avec nos plus affectueux respects

Votre fidèle

Paul Desjardins

Certainement j'ai beaucoup aimé Prozor. Il est fin et franc.

<sup>1</sup> Rod a beaucoup pratiqué « l'art des boutures », comme disait l'écrivain vaudois Paul Budry, notamment à propos de Dante. Il en a fait l'objet d'un cours à Genève, puis le sujet d'une conférence au Cercle Saint-Simon, à Paris, à la fin de 1888, « L'Amour de Dante ». Elle fut « très écoutée », selon le *Semeur* du 10 janvier 1889. Puis, il publia dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1890 (pp. 809-839) une étude bien documentée sur « La biographie de Dante ». Enfin, il fit paraître un *Dante* dans la collection populaire Lecène et Oudin (Paris, 1891).

Ce volume ne réussit pas à susciter l'enthousiasme de Desjardins. Dans un billet à Rod qui n'a pas été retenu, il lui écrit : « J'ai sous les yeux votre Dante. J'en ai lu avec un intérêt très grand les 60 premières pages, et je continue. »

<sup>2</sup> Rod préparait à ce moment-là pour Hachette un *Stendhal* qui paraîtra en 1892 dans la collection des Grands Ecrivains français.

<sup>3</sup> Louis Lavedan, successeur de Baschet, auquel Rod a dédié un de ses romans, *L'Innocente*.

<sup>4</sup> « Le comte Tolstoï », *Revue bleue*, 28 mars 1891, pp. 388-394 ; repris dans les *Idées morales du temps présent* (op. cit., pp. 235-261).

Rod y constatait l'apport des romanciers russes au mouvement de « renaissance spiritualiste » et précisait : « [...] les Russes sont arrivés à leur heure, [...] ils ont répondu à un besoin profond des lecteurs français, que les écrivains alors en vogue n'éprouvaient pas ou qu'ils avaient négligé. Ils n'ont pas créé le mouvement que dirigent à cette heure des hommes de la valeur de M. de Vogüé et de M. Desjardins : ils l'ont aidé à se produire. »

<sup>5</sup> Edmond de Pressensé est mort le 4 avril 1891. Pasteur, écrivain, journaliste, sénateur, il était l'un des personnages les plus en vue du protestantisme de langue française. Il avait épousé une proche parente de la belle-mère de Rod. Pressensé et Rod se voyaient quelquefois, quoique n'ayant aucune idée en commun. Mais Rod se lia avec son fils, Francis de Pressensé, le futur député socialiste. (Il y a de lui au fonds de Lausanne plusieurs lettres intéressantes.) Charles Secrétan et les Pressensé étaient intimement liés.

[Paris, juin 1891]

Cher ami,

Un mot seulement, pour vous avertir que votre livre<sup>1</sup>, à l'heure qu'il est, n'a encore été envoyé à aucune des personnes à qui vous le destinez. Vogüé<sup>2</sup>, d'autres personnes encore, — et moi — s'en plaignent vivement. La négligence de Perrin est un peu forte. On le voit vendre sous l'Odéon, et on a envie de l'acheter, puisqu'on croit que vous ne voulez l'envoyer à personne.

Amitiés cordiales de tous à tous. Mes respects à Madame Rod, et à vous cher ami, ma poignée de mains la meilleure

Votre vieil ami

Paul Desjardins

Samedi

<sup>1</sup> *Les Idées morales du temps présent*, avec une lettre-préface adressée à Desjardins (Perrin-Payot, 1891).

<sup>2</sup> Le livre contenait un chapitre sur « le vicomte E.-M. de Vogüé » (pp. 265-289) qui n'avait pas paru en article dans la *Revue bleue*, Desjardins en ayant fait un, le 8 juin 1889, sur le promoteur du roman russe.

E.-M. de Vogüé écrit à Rod, le 25 juin 1891, au sujet de son livre : « La plupart de ces études gagnent beaucoup à se présenter ainsi en corps, comme une vue d'ensemble de l'esprit contemporain. Vous êtes allé vous-même au-devant de l'objection principale, en excusant sur la nécessité de limiter vos choix, ce que cette vue a de forcément incomplet. Je crois pourtant que l'objection gardera une certaine valeur, faute de deux noms. Puisque vous admettiez Schopenhauer, qui ne rentre pas précisément dans la littérature, pourquoi n'avoir pas donné quelques pages à Darwin ? L'esprit contemporain boite de partout, dès qu'on lui retire le plus considérable de ses appuis, l'élément qui a eu le plus de part dans la formation ou la déformation de nos idées morales. Chez nous, et sans sortir de la littérature, il est bien difficile d'analyser les idées morales sans faire intervenir la puissante action de Mr Taine ; l'absence de ce nom creuse un trou dans votre livre. »

A propos du chapitre qui lui est consacré, il écrit : « [...] pourvu que l'on observe durant un laps de temps suffisant, la poussée instinctive des masses populaires me paraît presque toujours répondre à un besoin réel de l'organisme social. Quand elle s'incarne dans un homme, ce n'est pas un sage, mais un héros, au sens où Carlyle prend ce terme. Aussi je suis avec les imbéciles qui suivent les Jeanne d'Arc, contre les gens de grande science et de grand esprit qui font les 16 Mai. J'irais donc contre ma nature, si je faisais œuvre de doctrinaire ; je ne résiste pas à l'inconscient, — c'est peut-être un des noms de Dieu, — quand il me met la plume à la main, quand ses impulsions s'accordent avec les injonctions claires et régulatrices de la conscience morale. S'il en ressort pour vous, critiques, un dessein suivi, ce sera tant mieux pour l'image qu'on se fera de moi ; mais à m'examiner de bonne foi, je dois en décliner l'honneur comme le danger, ne me sentant pas autre chose qu'un réflecteur de l'inconscient » (lettre inédite).

[Paris, 4 novembre 1891]

Mon cher ami,

Il faut vous avouer que ce n'est pas la Direction des Débats qui est cause de ce retard, mais ma propre paresse, ou plutôt mes scrupules, car j'ai dû surveiller l'expression de ma pensée, — pour ne pas dire sur un sujet si grave, de trop fortes bêtises. — Cependant je suis heureux que mon petit préambule vous ait plu<sup>1</sup>. Je n'y ai mis, de notre amitié, que ce qui était nécessaire pour l'intelligence du débat, ou du moins pour faire concevoir qu'il y ait eu débat. Vous avez bien entendu que j'en pense beaucoup davantage. — Enfin le reste paraîtra cette semaine ; samedi, je pense, car c'est alors qu'échoit ma quinzaine. — Ce que le Dr Henri Secrétan a fait

paraître dans la Gazette de Lausanne, et que je reçois aujourd'hui même, m'a semblé satisfaisant<sup>2</sup>, — et à vous ? — En même temps j'ai reçu de petites études contemporaines d'un M. G. Frommel, d'Avenches, — cela m'intéresse. Connaissez-vous l'ouvrage ou l'auteur ?<sup>3</sup>

Et vous, dites un peu ce que Claretie a répondu. Nous sommes suspendus à sa décision avec une angoisse que je crois vraiment plus vive que la vôtre.<sup>4</sup> Madame Rod nous comprendra. — Et ne dites pas que tout cela est littérature — D'abord, pour nous, c'est amitié, puis, si l'on regarde la chose en soi, c'est morale, c'est action : je tiens extrêmement à ce que vous avez mis dans cette pièce, d'abord parce que c'est de vous, que j'aime bien — puis et surtout, parce que c'est salulaire et vrai.

J'ai été intéressé par le fragment du Stendhal que le Figaro a publié, quoique la forme fragmentaire ne soit guère avantageuse<sup>5</sup>. Enfin, ce que vous faites est si pénétrant toujours, et si droit en même temps, que vous êtes presque, — amitié à part — l'écrivain de ce temps avec qui je me plais le plus. — J'ai vu Dumas, qui m'a dit être content de son article, et vous avoir écrit. Avez-vous reçu la lettre ? Il doit l'avoir envoyée : il n'est pas menteur<sup>6</sup>.

J'arriverai à Genève, donc, le mercredi 25, à 8 h. 53 du matin. Le soir je ferai ma première conférence sur les femmes, qui pourra s'appeler : Femmes et hommes ; — le lendemain jeudi, cela pourra s'appeler Sacrifice. Mais je ne tiens nullement à ces sous-titres ; fort au contraire<sup>7</sup>.

Je serai bien heureux de vous voir — vous et les vôtres, mais avec le moins de compagnie possible. Que votre pays doit donc être beau en ce moment, par ce franc commencement d'hiver ! Il y a quelque chose d'humain, de poignant, dans toute cette nature mourante, dont je ne peux parler de sang-froid. Voici juste un an aujourd'hui, j'étais là-bas.

A bientôt donc, mon cher ami, acceptez les souvenirs très affectueux de toute la maison, présentez mes respects à Madame Rod, embrassez pour moi les enfants, et croyez moi toujours

Votre irrégulier mais dévoué ami

Paul Desjardins

Mercredi fin du jour — 4 nov.

Il viendra chez vous, pour nous, un petit paquet que vous aurez la bonté de recevoir. Ce sont les fameuses salières. Il y aura, je pense, quatre francs cinquante à payer. — Merci.

<sup>1</sup> Les « Lettres à Edouard Rod » ont paru du 24 octobre au 26 décembre 1891 dans les *Débats*, en cinq livraisons, à dates irrégulières. Elles portent toutes le titre : « Nos Idées morales - Lettres à Edouard Rod ». C'est dans la première que Desjardins adresse à Rod un petit préambule supprimé dans le volume :

« Vous souvient-il de ce qui fut dit l'autre automne dans le silence de votre jardin agreste au-dessus de Genève ? [...] de ce débat d'idées qui s'éleva un soir dans le cirque des montagnes de Fin-Haut près de Chamonix ? [...] Notre discours avait porté précisément sur l'état des consciences qui est le sujet de votre nouveau livre (*Les Idées morales du Temps présent*). Vous êtes plus serein, plus résigné au mal fatal [...] donc plus capable de regarder avec sang-froid ce qui est ; moi, plus affirmatif, plus passionné, plus blessé, ne sachant ni oublier, ni endurer, ni désespérer... »

Rod fit à Desjardins une réponse publique dans les *Débats* du 12 janvier 1892.

<sup>2</sup> L'article du Dr Henri Secrétan sur les *Idées morales du temps présent* a paru dans la *Gazette de Lausanne* du 2 novembre 1891.

<sup>3</sup> Gaston Frommel, *Esquisses contemporaines* (Lausanne, A. Imer, 1891).

<sup>4</sup> La décision au sujet de *Sacrifiée*.

<sup>5</sup> Ce fragment du *Stendhal* a paru dans le *Figaro* du 30 octobre 1891.

<sup>6</sup> Par les lettres d'Alexandre Dumas fils qui se trouvent au fonds de Lausanne, nous savons que Rod n'a jamais reçu cette lettre. L'article sur Dumas, dernier du volume et plus que probablement destiné à attirer sur Rod l'attention de l'auteur de *La Dame aux camélias*, a paru dans la *Revue bleue* du 16 mai 1891 (pp. 611-617).

<sup>7</sup> Desjardins parla trois fois à Genève, le soir du 25 et le soir du 26 à l'Aula, où il traita le sujet des « Femmes dans la société contemporaine, leurs devoirs, leurs droits ». Comme l'année précédente, les louanges du *Journal de Genève* furent des plus chaleureuses. Il parla encore dans l'après-midi du 27 de « L'esprit français » à l'Athénée ; il n'y eut pas de compte rendu dans le *Journal de Genève*.

[Paris, février 1892]

Mon cher ami,

Je vous en veux d'autant moins que je suis convaincu que vous n'avez pas raison. Et j'espère le montrer prochainement. Vous avez été au contraire très affectueux dans votre dissentiment même <sup>1</sup>. La seule chose que je vous reprocherais peut-être, c'est d'avoir cru nécessaire de m'accorder quelques compliments, d'ordre littéraire, auxquels je ne prétendais point. Cela rapetisse les questions.

J'ai reçu votre roman, et je vous en remercie vivement. J'espère trouver le temps de le relire d'affilée, et je suis sûr que j'en aurai une bonne impression <sup>2</sup>. Pour la pièce, je ne sais rien, sinon que Lemaître doit passer avant vous, avec une pièce en 3 actes, et qu'il ne lira pas devant le comité avant le mois de mars. Vous viendrez

donc vers avril. Vous parlez vraiment trop de votre indigne ami ; je sais que vous m'avez introduit à la suite de St François dans vos conférences de Lausanne<sup>3</sup>. Je ne m'y attendais pas ; je suis à ce point en dehors du mysticisme et de la religiosité que c'est là le grief de plusieurs jeunes gens contre moi. Les esthètes, que je n'aime pas, trouvent que je prends les choses trop au sérieux. Peut-être pensez-vous comme eux. J'espère que non, cependant.

Transmettez à Madame Rod nos souvenirs très respectueux et croyez-moi, mon cher ami,

Votre affectueux dévoué

Samedi matin

Paul Desjardins

<sup>1</sup> Après la publication des « Lettres à Edouard Rod » dans les *Débats*, Rod avait répondu à Desjardins que « seule l'Eglise pourra nous fournir l'autorité séculaire et collective qui appuie la vôtre » (*Débats*, 12 janvier 1892).

<sup>2</sup> *La Sacrifiée*, qu'il n'avait probablement lue encore qu'en feuilleton dans le *Figaro*.

<sup>3</sup> Dans une série de conférence du 13 au 27 janvier 1892 que Rod fit à Lausanne, intitulées « Promenades mystiques », il partit en effet d'Assise et de saint François pour en venir au spiritualisme contemporain, « préparé à Lausanne ». « Ce mot à l'adresse de Charles Secrétan qui assistait à la conférence fut longuement applaudi » (*Gazette de Lausanne* du 28 janvier 1892). Rod y signala *Le Devoir présent* de Desjardins.

[Cerisy-la-Salle, 26 septembre 1896]

Mon bien cher ami,

Je veux vous dire moi même la moins attendue parmi les nouvelles que vous pouviez recevoir de moi. Qui l'eût annoncé ? Cette année ne s'achèvera pas que je ne sois marié<sup>1</sup>. J'ai rencontré sur ma route, — un peu tard sans doute, — une jeune fille qui m'est apparue comme unique, pour qui j'ai nourri depuis un an un sentiment plein d'admiration et de respect, et qui vient de me promettre d'être mienne. M<sup>lle</sup> Lili Savary, belle-fille de notre grand ami Gaston Paris, et maintenant ma fiancée, a traversé les épreuves les plus dures, depuis sa petite enfance ; elle en a été fortifiée et approfondie ; elle méditait de se vouer à Dieu comme petite sœur garde-malades des pauvres, et elle me fait l'honneur vivement ressenti de croire qu'elle

ne rabaisse pas trop ses visées en devenant ma femme. Nous espérons vous recevoir souvent, cher ami, à notre pauvre et heureux foyer.

Présentez à Madame Rod mon fidèle respect, et comptez sur mon attachement invariable

Paul Desjardins  
 Chez Madame Gaston Paris  
 Cerisy-la-Salle  
 (Manche)

Ce samedi 26 septembre

<sup>1</sup> Il se maria, à l'église Saint-Etienne-du-Mont, le 25 novembre 1896.

Paris, 24 rue Cassette  
 jeudi 1<sup>er</sup> mars. [1900]

Je vous remercie, cher ami, de la visite que votre livre vient me faire de votre part<sup>1</sup>. Je suis heureux que vous comptiez sur ma fidélité ; je comptais sur la vôtre.

Le scrupule dont témoigne ce vigoureux roman vous est venu à vous-même, je me le rappelle. Il est venu à Bourget comme à d'autres. Les écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle ne l'ont pas connu<sup>2</sup>. C'est à peine si Bossuet s'avise, en sa qualité de directeur d'âmes, que Molière porte au paganisme et que Quinault dissout les volontés. Cet âge fut si purement intellectuel, dilettante et alexandrin, que personne n'y eût compris l'idée de Fouillée sur les Idées-forces<sup>3</sup>. La conception dynamique de la littérature date, je crois bien, de Bayle, de Diderot et de Rousseau. Mais je vois que ces grands psychagogues portaient assez gaillardement leur responsabilité. Ils croyaient encore à la liberté des volontés individuelles. Avec les théories de la suggestion et de l'automatisme des foules, nous avons cessé d'y croire. Et cela devient un sujet d'effroi pour ceux qui ne se sont pas fait une âme de Rochefort<sup>4</sup>. On n'ose plus écrire, sauf de science.

Votre seconde partie est pleine d'humanité<sup>5</sup>. Il est exact, hélas, qu'on est captif de son passé. Et bien plus encore lorsqu'il faudrait faire mouvoir son public avec soi. Un colonel peut commander une conversion à son régiment, — un conducteur d'esprits ne le peut. C'est déjà superbe, s'il se convertit lui-même.

A ce propos, que dites-vous du dernier livre de Tolstoï ?<sup>6</sup> J'irai vous entendre là-dessus, j'y tiens. Pour moi, j'en suis tout labouré.

Offrez à Madame Rod mon respect avec les affectueux compliments de ma femme. Comptez toujours sur mon admirative amitié.

Paul Desjardins

J'ai été bien touché de l'hommage que vous avez rendu au souvenir de ma chère grand mère<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Au milieu du chemin* (Fasquelle, Paris, 1900). Ce roman à thèse traite de la responsabilité de l'écrivain.

<sup>2</sup> Par son enseignement et son livre sur Corneille (1898), Desjardins s'était beaucoup rapproché du XVII<sup>e</sup> siècle. Il y reviendra par son *Poussin* (1903) et par la *Méthode des classiques français : Corneille, Poussin et Pascal* (1904).

<sup>3</sup> Allusion au philosophe Alfred Fouillée (1838-1912), connu pour sa synthèse philosophique du naturalisme et de l'idéalisme fondée sur la théorie des idées-forces. Voir, entre autres, *L'Evolution des Idées-forces* (Alcan, Paris, 1890).

<sup>4</sup> Le fameux polémiste et pamphlétaire Henri Rochefort (1830-1913), républicain sous le Second Empire, communard à la guerre de 1870, devenu antisémite et antidreyfusiste, et toujours grand invectif.

<sup>5</sup> Bouleversé par le suicide d'une de ses lectrices, le héros de *Au milieu du chemin* désire transformer en mariage une liaison fidèle et réussit à persuader sa partenaire.

<sup>6</sup> La traduction de *Résurrection* venait de paraître. Elle rappelait à Desjardins les *Idées morales sur le temps présent*.

<sup>7</sup> Sa grand-mère maternelle, Mme Picot. On voit, par des billets qui n'ont pas été retenus, que Rod avait lié connaissance à Paris avec toute la famille de Desjardins.

16 rue Séguier, Paris VI<sup>e</sup>  
vendredi 16 octobre 1908

Mon bien cher ami,

J'ai reçu de M. Debarge une lettre fort gracieuse, d'où je conclus que vous lui avez parlé de moi en termes flatteurs et affectueux<sup>1</sup>. Vous êtes l'ami qu'on trouve aux jours difficiles<sup>2</sup>.

Je vous serre la main avec reconnaissance. Mes respects à Madame Rod. Votre fidèle ami

Paul Desjardins

<sup>1</sup> Louis Debarge dirigeait toujours l'hebdomadaire romand qu'il avait fondé près de quinze ans auparavant avec l'appui de Rod et auquel Desjardins avait collaboré quelquefois. Il lui demandait probablement « quelque chose » pour la *Semaine littéraire*. Ce quelque chose fut, le 5 juin 1909, une analyse assez sévère (mais juste) du roman annuel de Rod, *Les Unis*. Desjardins y rappelait d'ailleurs leur amitié.

Lorsqu'en 1915, le médaillon de Rod à Nyon fut inauguré, il excusa son absence avec tant de chaleur que la *Semaine littéraire* publia sa lettre datée du 5 septembre dans son numéro du 25 septembre 1915 (p. 464):

« [...] Pendant près de vingt ans, nous avons été, Rod et moi, de confiants, d'intimes camarades. Nous nous intéressions aux mêmes problèmes. Notre amitié est née de notre première rencontre. Les propos que nous avons échangés si librement, tant de fois, et par exemple sur le chemin de Salvan à Fins-Hauts, était d'une candeur bien inaccoutumée aux gens de lettres. Il était naïf jusque dans ses subtilités. Sa voix unie, son jugement d'une sûreté aisée étaient pour ses amis un délice et un repos. Il m'a fait connaître de belles œuvres et de bonnes âmes. Il m'a guéri de plus d'une affectation. [...]

» Dans l'œuvre du Suisse Edouard Rod, les Français retrouveront les deux caractères qui ont toujours marqué l'apport de la Suisse romande au trésor littéraire commun.

» D'abord le souci de la vie intérieure, le talent de la scruter et de la passionner. Parmi les romanciers, avant tous, l'auteur de *Héloïse*, des *Confessions* et des *Rêveries*, puis M<sup>me</sup> de Staël, Benjamin Constant, M<sup>me</sup> de Charrière ; parmi les philosophes, Vinet, Charles Secrétan, Amiel, ont montré que, si la France ne s'est pas faite protestante, sa langue était pourtant capable de retracer les complications de la conscience protestante, à la fois autonome et tourmentée du péché. Les livres de Rod sont de cette illustre famille.

» En second lieu, il était, par sa culture, un Européen. Ses cours de l'Université de Genève en apportent la preuve. Il a pénétré avec exactitude et avec amour Dante et Leopardi, Shakespeare, Dostoïevsky et Goethe. Dès sa jeunesse il avait fondé, avec Emile Hennequin, Adrien Remacle, Gabriel Sarrazin, une Revue où les auteurs les plus originaux de chaque langue était rapprochés. Il a fait plus tard, avec une merveilleuse souplesse de goût, une Anthologie des Littératures modernes.

» Cette curiosité internationale, cette sensibilité hospitalière sont une tradition chez nos amis suisses. Par là ils ont contribué (avec M<sup>me</sup> de Staël, avec Edmond Scherer) à renouveler périodiquement l'imagination ou la conscience des Français. [...]

<sup>2</sup> Le billet est écrit sur un papier de grand deuil. Les Desjardins venaient de perdre leur fils Jean, âgé de huit ans.

## II

## MARCEL PROUST

La valeur littéraire des lettres de Marcel Proust décevra sans doute les admirateurs de l'auteur de *A la Recherche du Temps perdu*. Elles nous paraissent en revanche avoir une vraie valeur biographique et psychologique.

Rod et Proust s'étaient certainement rencontrés avant 1896 dans les salons littéraires, chez Mme Auberon, Mme Straus, Mme de Caillavet, et ils avaient dû y échanger quelques mots<sup>1</sup>. Ils connaissaient bien ou avaient bien connu tous les deux Desjardins, Cazalis et Porto-Riche, et l'on trouve même, au fonds de Lausanne, la trace de deux des modèles attribués à Proust pour son baron de Charlus : le comte Robert de Montesquiou qui a écrit à Rod quelques lignes aigres, et le baron Doazan, ce parent ruiné de Mme Auberon, qui adressa quatre lettres à Rod pour le prier de lui donner une place dans sa collection de romans étrangers. Il paraît donc normal que Rod fût l'un des premiers à signaler dans la presse la publication des *Plaisirs et les Jours*<sup>2</sup>. La reconnaissance qu'en manifesta Proust, d'abord par ses lignes émues, puis en invitant Rod l'année suivante à son premier dîner d'hommes<sup>3</sup>, paraît tout à fait disproportionnée. Mais on peut supposer qu'il attribuait aussi en partie à Rod, alors tout à fait attaché à la rédaction du *Gaulois*<sup>4</sup>, le fait que la préface d'Anatole France à son livre y eût été publiée in extenso. On peut y voir aussi une conséquence du plaisir que l'approbation de Rod avait probablement fait à ses parents. Même si Cazalis ne le lui avait pas vanté à Aix-les-Bains<sup>5</sup>, le docteur Proust, lecteur assidu du *Temps*, des *Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*<sup>6</sup>, avait pu y voir que Rod savait beaucoup de choses et n'offensait pas la morale bourgeoise, et comprendre qu'il serait « académisable » dès qu'il se serait naturalisé Français. Comme il avait beaucoup de peine à admettre que son fils Marcel s'obstinât à préférer à une carrière honorable et utile où il aurait rencontré des hommes actifs et sérieux la vaine profession d'écrivain, encombrée de bohèmes, d'oisifs et de snobs, les éloges d'un Rod devaient lui plaire. Comme à Mme Adrien Proust qui avait beaucoup admiré *Le Silence*<sup>7</sup> et qui, née Jeanne Weil et restée très attachée à ses coreligionnaires, devait accorder de l'importance à l'opinion de Mme Straus, et surtout, si elle la connaissait, à celle de la baronne de Rotschild<sup>8</sup>.

Enfin, quoique leurs relations fussent déjà bien distendues en 1896, ni Marcel Proust ni sa mère ne pouvaient avoir oublié Paul Desjardins qui avait servi au jeune lycéen de répétiteur amical, lisant avec lui, pendant son année de philosophie, « Lucrèce et les grands philosophes de l'antiquité ». Trente-quatre ans plus tard, Desjardins parlait encore avec attendrissement de « ce jeune prince persan » et de « sa bonté charmante »<sup>9</sup>. Les relations de Proust et de son jeune mentor devaient être encore étroites au temps de la grande ferveur de Desjardins pour Rod et ils en auront certainement parlé. Enfin, même si l'admiration véhémement de Proust pour le *Théâtre d'Amour* n'était pas tout à fait sincère, son amitié pour Porto-Riche était peut-être réelle<sup>10</sup>, et il pouvait avoir été frappé de ce que celui-ci disait de son « bon, tendre et fidèle Rod ».

En 1897, Rod reconnut les amabilités de Proust par l'envoi de *Là-Haut*. Les éloges hyperboliques dont Proust comble ce livre comme tous ceux que Rod lui a envoyés par la suite rappellent d'autres lettres de lui, déjà publiées, où ils sont aussi immérités, aussi peu sincères. On y voit en partie le désir qu'il a de se désemparager, de se conformer à l'habitude du faubourg Saint-Germain qui est de louer sans mesure alors que les bourgeois se raidissent dans « la crainte d'être trop aimables ». Gide, resté en fait de compliments un huguenot scrupuleux, irrité par la lecture des lettres de Proust à Mme de Noailles avec « leurs flatteries éhontées », ne les excusait que par « le besoin maniaque de servir à chacun ce qui lui était le plus agréable » qu'il avait décelé chez Proust et qui, certes, est réel<sup>11</sup>. Qu'aurait-il dit des lettres à Rod ! Car les louanges à Mme de Noailles sont en partie sincères, tandis que celles dont il couvre *Là-Haut*, *Un Vainqueur* et surtout *Le Pasteur pauvre* ne peuvent pas l'être. Preuve en soit, s'il en fallait une, une lettre écrite à un tiers où Proust qualifie de « très mauvais » « le Stendhal de M. Rod »<sup>12</sup>. L'interprétation de Gide suffit-elle ? Ne faut-il pas aussi la chercher dans le procédé que Proust lui-même a avoué dans son *Jean Santeuil*, le prêtant au premier de ses « je » déguisés ? Il était fier d'avoir réussi à « toucher infiniment la personne que l'on doit faire semblant d'admirer » en décelant dans ses livres, « même sans (les) avoir lus », « des qualités que nous ne sentons pas », mais que « notre intelligence nous fait facilement découvrir », tout en tremblant à la pensée de « ce que croiront de nos idées littéraires ceux qui plus tard retrouveront certains articles, ou, si notre correspondance était publiée, liraient certaines lettres »<sup>13</sup>. Mais, même si l'on croit que Proust aura joué à ce jeu-là dans ses lettres à Rod (« Il s'est joué de (Mme de Noailles) comme de nous tous », dit encore

Gide), le problème n'est que repoussé. Pourquoi Proust juge-t-il Rod une « personne que l'on doit faire semblant d'admirer » ?

Il pourrait avoir, pour les lettres comme pour les invitations, une raison intéressée. De *Michel Teissier* à sa mort, Rod a eu une situation littéraire importante auprès des bien-pensants. Si l'on se rappelle la peine que Proust a dû prendre pour atteindre le public après *Les Plaisirs et les Jours*, et ce *Jean Santeuil* jamais publié, on trouvera vraisemblable qu'il ait espéré en Rod un appui ; surtout si quelque propos de Rod, ou quelque lettre qui se retrouvera peut-être un jour — nouvelle preuve de son flair littéraire après les découvertes de Verga, Ibsen et Ramuz — avait encouragé un talent dont Proust lui-même doutait parfois. Peut-être après la publication de la *Bible d'Amiens*. Certes, nous n'avons pas encore le droit d'attribuer à Rod plus de perspicacité qu'à Anatole France, fort étonné d'apprendre que ce jeune homme « agréable et plein d'esprit » qui venait lui faire sa cour chez Mme de Caillavet, avait à son tour des lecteurs admiratifs<sup>14</sup>. Nous savons déjà cependant que, trois ans après la mort de Rod, c'est son jugement, l'agréable comparaison avec La Bruyère, que Proust cita au journaliste que le *Temps* lui envoya à la veille du lancement de *Du côté de chez Swann*<sup>15</sup>. Et au cours de son dialogue avec Paul Souday, tout en savourant son succès d'avant-garde, il y a bien des chances pour qu'il ait regretté Rod, qui l'aurait mieux servi que Souday auprès des aînés<sup>16</sup>.

Enfin, Proust a donné la preuve qu'il se souvenait de celui qui, en 1920, était déjà un oublié, lorsqu'il a mis Jacques de Lacretelle en garde contre son titre, *La Vie secrète de Jean Hermelin*, qui ressemblait trop à *La Vie privée de Michel Teissier*, sans doute au grand étonnement de Lacretelle qui savait peut-être qui était Rod mais ne devait jamais avoir lu *Michel Teissier*. Si cette hypothèse était la bonne, ce serait donc très sincèrement qu'il se serait réjoui de la promotion de Rod dans l'ordre de la Légion d'honneur et qu'il l'eût voulu à l'Académie, l'appui escompté acquérant ainsi plus de poids.

Mais, comme rien n'est un ni simple avec Proust, on peut aussi donner aux éloges et aux invitations un motif « gentil », comme il dit ; supposer, par exemple, qu'il avait peur de blesser Rod en renonçant à les faire, et interpréter les propos de cet anti-Alceste par le seul désir de plaire à un homme estimable, « gentil » lui-même, et qui lui envoyait des livres.

Le plus vraisemblable, c'est que les deux motifs se sont combinés, et selon leur opinion personnelle de Proust, les lecteurs de ses lettres à Rod donneront une plus grande part à l'un ou à l'autre.

Cécile-R. DELHORBE.

## NOTES

<sup>1</sup> Doumic nous a appris que Rod, malgré la simplicité de son ton et de ses allures, fréquentait volontiers les salons où l'on cause, et une lettre du poète Dorchain, au fonds de Lausanne, nous dit qu'on le vit même chez Mme de Loynes, cette ancienne « impure », future bienfaitrice de l'Action française.

Mme Straus, fille du musicien F. Halévy et veuve en premières nocés du musicien Georges Bizet, avait connu Proust dès son enfance et l'aimait beaucoup. Elle avait beaucoup d'esprit et Proust a prêté quelques-uns de ses mots à la duchesse de Guermantes (voir *Correspondance générale* de Proust, t. VI, Plon, Paris, 1932).

Mme de Caillavet était l'Egérie d'Anatole France. Depuis qu'il avait vingt-deux ans, Proust leur faisait à tous deux une cour assidue, et les lettres du fonds de Lausanne montrent que Rod, alors dans les meilleurs termes avec France, était souvent réclamé par Mme de Caillavet.

<sup>2</sup> Livre de luxe, illustré par Madeleine Lemaire, alors fameux peintre de fleurs, et accompagné de morceaux de musique de Reynaldo Hahn, grand ami de Proust.

Rod en parla dans le *Gaulois* du 27 juin 1896, à la fin d'un article consacré à *La Croisade des Enfants* de Marcel Schwob. Celui-ci, ainsi que Jules Renard, était l'un des jeunes écrivains que Rod, encore à Genève, avait fait venir pour des conférences.

<sup>3</sup> Voir la première lettre de Proust à Rod. — Dîner où Proust réalise pour la première fois, en 1897, son désir de rapprocher les lettres et le grand monde. Rod y représentait les lettres avec France et Porto-Riche.

<sup>4</sup> Avant de rentrer à Paris à la fin de 1893, Rod s'était assuré une rubrique régulière aux *Débats*. Il y devint beaucoup plus rare lorsque le directeur du *Gaulois* lui eut demandé des « quinzaines » littéraires auxquelles il renonça aussi deux ou trois ans plus tard, non sans garder un pied au *Gaulois* comme aux *Débats*. Le *Gaulois* étant alors avec le *Figaro* le journal qu'on lisait dans le grand monde, Proust dut être spécialement heureux de s'y voir cité.

Pour une information biographique plus complète, voir de Cécile-R. Delhorbe, *Edouard Rod*, Attinger, Neuchâtel, 1938.

<sup>5</sup> Henri Cazalis (1840-1909), médecin et, sous le nom de Jean Lahor, poète orientaliste. Il y a plusieurs lettres de lui au fonds de Lausanne.

Proust, dans *Du Côté de chez Swann*, l'a représenté sous les traits de Legrandin que l'on voit dire au narrateur :

« Connaissez-vous, monsieur le lecteur, me demanda-t-il, ce vers de Paul Desjardins :

*Les bois sont déjà noirs, le ciel est encor bleu.*

N'est-ce pas la fine notation de cette heure-ci ? Vous n'avez peut-être jamais lu Paul Desjardins. Lisez-le, mon enfant ; aujourd'hui il se mue, me dit-on, en frère prêcheur, mais ce fut longtemps un aquarelliste limpide...

*Les bois sont déjà noirs, le ciel est encor bleu...*

Que le ciel reste toujours bleu pour vous, mon jeune ami ; et même à l'heure, qui vient pour moi maintenant, où les bois sont déjà noirs, où la nuit tombe

vite, vous vous consolerez comme je fais en regardant du côté du ciel » (*A la Recherche du Temps perdu*, La Pléiade, t. I, p. 120).

<sup>6</sup> Le docteur Proust y avait publié des articles sur l'hygiène, sa spécialité.

<sup>7</sup> Elle l'écrivit à Mme Lucie Faure-Goyau, fille de Félix Faure, dans une lettre du 10 août 1894 (voir catalogue de l'exposition Proust organisée par la Bibliothèque nationale de Paris, en 1965, n° 41).

<sup>8</sup> La baronne Adolphe de Rothschild, dont la splendide propriété de Pregny était fameuse d'un bout à l'autre du Léman, lisait Rod, et le vit quelquefois, ses lettres le prouvent, pendant et après son séjour à Genève. Rod l'évoqua dans le *Figaro* du 21 novembre 1907 telle qu'il l'avait vue à Genève monter dans le tram et « paraissant avoir fait le vœu de pauvreté d'une Clarisse... ».

<sup>9</sup> Desjardins trace un beau portrait de Proust à dix-sept ans dans l'Homage à Marcel Proust publié par la *Nouvelle Revue française* de janvier 1923 (« Un aspect de l'œuvre de Proust : dissolution de l'individu », pp. 146-150) :

« L'enfant que Marcel Proust était en 1888 (et qui a subsisté, je crois, peu changé jusqu'à sa fin), ce jeune prince persan aux grands yeux de gazelle, aux paupières alanguies ; respectueux, onduleux, caressant, inquiet ; quêteur de délices, pour qui rien n'était fade ; irrité des entraves que la nature met aux tentatives de l'homme, — surtout de l'homme qu'il était, si frêle — ; s'efforçant à convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot ; tendu vers le *plus*, le *trop*, jusque dans sa bonté charmante : cet enfant romantique, je le dessinerais volontiers, de mémoire. »

Proust a donc connu Desjardins quand il faisait sa classe de philosophie. Il ne fut pas son élève à l'École des Sciences publiques où Desjardins n'a jamais enseigné, quoi qu'en dise George Painter (*Marcel Proust, Les Années de jeunesse*, t. I, Mercure de France, 1966, p. 123). Les erreurs que commet ce biographe remontent toutes à sa connaissance incomplète des circonstances et des personnages du temps de son héros.

<sup>10</sup> Georges de Porto-Riche (1849-1930) avait débuté au théâtre en 1878 déjà, mais sa première pièce à succès, *La Chance de Françoise*, ne fut jouée qu'en 1889, au Théâtre Antoine. Puis en 1897, *Amoureuse* décida de sa réputation, quoique *Le Passé*, joué en 1898, ait été boudé par les antidreyfusards et autres antisémites. Le sujet constant de ses pièces est l'amour des sens qu'éprouvent et dont souffrent ses héroïnes.

Il y a, au fonds de Lausanne, un volumineux dossier de lettres de Porto-Riche à Rod.

<sup>11</sup> Il note dans son *Journal*, le 28 juillet 1931 :

« Ces lettres de Proust à Mme de Noailles discréditent le jugement (ou la sincérité) de Proust bien plus qu'elles ne servent à la gloire de la poétesse. La flagornerie ne peut être poussée plus loin. Mais Proust connaissait assez Mme de N., la savait vaine et incapable de critique assez pour espérer que la louange la plus outrée lui paraîtrait la plus méritée, la plus sincère ; il jouait d'elle comme il jouait de tous. Et je vois dans ses flatteries éhontées moins d'hypocrisie qu'un besoin maniaque de servir à chacun ce qui peut lui être le plus agréable, sans plus aucun souci de véracité, mais bien seulement d'opportunisme » (La Pléiade, p. 1067).

<sup>12</sup> *Les Cahiers Marcel Proust*, t. I, p. 315 ; Proust l'écrivit à Léon Bélugou dans une lettre datée de Versailles, en 1906. Le livre de Rod avait été réédité en 1905, Proust l'aura sans doute lu alors.

<sup>13</sup> *Jean Santeuil*, La Pléiade, t. I, p. 488.

<sup>14</sup> *Anatole France à La Béchellerie* par M. Le Goff, Delteil, Paris, 1924, p. 243.

<sup>15</sup> L'interview dictée pour l'essentiel à Elie-Joseph Bois a paru dans le *Temps*, le 13 novembre 1913 ; elle a été souvent citée, sans que pour autant le nom de « Monsieur Rod » y ait été relevé. On y trouve aussi le nom d'Anatole France dont Proust prétend qu'il a été élevé sur ses genoux. En fait, il avait 22 ans quand ses compliments à l'orientale l'ont fait pénétrer dans le Salon de Mme de Caillavet (voir Jeanne-Maurice Pouquet, *Le Salon de Mme de Caillavet*, Hachette, Paris, 1926, pp. 106-111).

Cette interview a été publiée par Ph. Kolb, en appendice à son *Choix de Lettres* de Proust, Plon, Paris, 1965, pp. 283-289. Voici le passage en question :

« Le traducteur et commentateur de Ruskin n'est certes pas un inconnu des lettrés. M. Anatole France, pour qui il fait profession d'une reconnaissance infinie, le baptisa — dans une préface à cette œuvre charmante, *Les Plaisirs et les Jours*, que M. Marcel Proust ne renie pas mais dont il regrette, c'est son mot, l'extrême indécence — un Bernardin de Saint-Pierre dépravé et un Pétrone ingénu. M. Edouard Rod lui découvrit une parenté avec La Bruyère. M. Albert Sorel salua dans *Le Temps* ses débuts. [...] »

<sup>16</sup> « Lettres à Paul Souday », *Correspondance générale*, t. III, ed. cit., 1932.

<sup>17</sup> On notera ce que Proust a écrit à sa mère à la fin de 1904 dans un post-scriptum :

« Nous ne ferons qu'une table puisque tu le veux. Mais cela m'empêche d'avoir à dîner des gens comme les Régnier et les Yeatman à qui j'avais bien besoin de faire des politesses et que je ne pourrai plus avoir à un dîner uniquement faubourg St-Germain. De même pour Rod... » (*Correspondance avec sa mère*, 1887-1905, présenté par Ph. Kolb, Plon, Paris, 1953, p. 288).

S'agit-il des Henri de Régnier ? Quant à Léon Yeatman (1873-1950), il avait fait son volontariat en même temps que Proust et c'est avec sa jeune femme et lui que Proust était allé voir la cathédrale de Rouen (voir la préface à *La Bible d'Amiens*, *Mercure de France*, Paris, 1904, p. 72).

Les lettres de Proust à Rod se trouvent dans le Fonds Edouard Rod sous les cotes IS 577 et ER 1878. Nous en avons conservé l'orthographe avec ses inad-vertances.

C.-R. D.

[Paris, 28 juin 1896]

Cher Monsieur

Je ne peux pas vous dire combien je suis fier, confus, reconnaissant et charmé des paroles pleines de grâce et de bonne grâce que vous voulez bien dire de moi dans le *Gaulois* d'hier et que je viens de lire à l'instant<sup>1</sup>. J'aurais été vous en remercier à l'instant si je n'étais retenu en ce moment auprès de mon grand-père qui perd ses forces d'heure en d'heure et que nous avons perdu tout espoir de garder longtemps encore parmi nous<sup>2</sup>. Je crois que Maman est tout de même moins triste si je suis là et je n'aimerais pas aller jusqu'à Auteuil. Je lui ai montré le *Gaulois* et elle était bien fière et autant qu'elle le peut en ce moment bien heureuse

Votre reconnaissant admirateur

Marcel Proust

Si vous avez une fois un moment à vous je serais bien content si vous lisiez la 1<sup>re</sup> nouvelle de mon livre (*La Mort de Baldassare Silvande*) qui peut-être ne vous déplaira pas trop<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Voici la note de Rod publiée dans le *Gaulois* du 27 juin 1896 :

« Je ne saurais rien ajouter à la merveilleuse préface que M. Anatole France a écrite pour les *Plaisirs et les Jours* — ce premier livre de Marcel Proust —, préface dont les lecteurs du *Gaulois* ont eu la primeur. Je tiens pourtant à constater le succès de cet heureux début. M. Marcel Proust entre dans la carrière des lettres — par un chemin fleuri de roses — avec une originalité déjà bien marquée : car, selon le mot si frappant de M. France, il est « jeune de la jeunesse de l'auteur » et « vieux de la vieillesse du monde ». Et ce mélange singulier de fraîcheur et de maturité a produit un livre bien caractéristique du temps où nous sommes.

» Comment peut-il y avoir tant de qualités d'observation dans un esprit si nouveau ? Par moment, on voit pointer un La Bruyère de notre « monde » ; et cela est très révélateur. »

<sup>2</sup> Le père de Madame Proust, Nathé Weil, est mort le 30 juin 1896.

<sup>3</sup> On ne peut s'expliquer cette demande. « *La Mort de Baldassare Silvande* » qui avait paru dans la *Revue hebdomadaire* du 29 octobre 1895, avait été reprise dans les *Plaisirs et les Jours*, dont Rod venait de parler.

[1897]

Monsieur

Ne sachant pas quand j'aurai l'honneur de vous voir, j'ai l'indiscrétion de vous ennuyer d'une lettre, pour vous dire mon admiration

profonde pour votre roman *Là-Haut*, à mon avis le plus beau que vous ayez jamais écrit. Comme dans la nature où les lois de plus en plus générales conspiraient avec des phénomènes plus particuliers, l'histoire dans votre livre, l'histoire prise sur le fait au moment où elle s'accomplit<sup>1</sup>, fait un fond de tableau solennel à la passion individuelle, en est composée mais l'entraîne et la dépasse, et vous montrez les individus au sein des générations comme le flux et le reflux dans la marée plus lente qu'eux, mais aussi sure, plus vaste, et au fond identique. Dans un roman comme *Middlemarch*<sup>2</sup> c'est cette peinture panoramique non seulement des lieux mais des événements que j'avais tant aimée. Mais en vous plaçant *Là Haut* vous avez vu les choses et les heures de plus loin, sur un plus grand espace, dans un silence qui laisse mieux entendre le bruit mystérieux de leur venue. Et les temps qui se succèdent, une civilisation qui vient prendre la place d'une autre forment dans votre livre un contraste aussi admirable que ces saisons que vous voyez venir, dans toute l'étendue de l'Alpe. Quelle page que cette flore alpestre au printemps. Combien j'aime mieux cela que cette flore du Lys dans la Vallée si belle pourtant. Mais ici chaque fleur est restituée non seulement dans sa forme mais avec son âme. Les rhododendrons ont gardé leur malice (malice est d'une hardiesse bien curieuse) et les paradisies leur fragilité. Ce n'est pas un herbier, ce n'est pas un tableau, comme dans la légende c'est un enchantement qui a tout fleuri, les mots sentent bons, les phrases ondulent, entre les lignes poussent des corolles et on voudrait se pencher sur vos pages pour y cueillir des fleurs<sup>3</sup>. Et vous n'êtes pas un moins grand peintre de l'âme. Qui a jamais mieux dit que ceci par exemple : « Il vécut un de ces instants dont la volupté une fois savourée dépose au fond de vous le germe d'un désir éternel. » Et si vous n'avez pas écrit de plus beau roman, à mon goût du moins vous n'en avez pas écrit de plus attachants. Et comme un bruit faible frappe plus dans la campagne où il est perçu dans tous ses retentissements et jusque dans ses plus délicates vibrations qu'un tapage dans la rue de Paris, ainsi même les petits événements de la vie d'hôtel m'intéressent plus que des circonstances extraordinaires<sup>4</sup>.

Pardonnez-moi Monsieur d'avoir su si peu me « borner » et acceptez je vous prie, avec ma vive reconnaissance pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer ce livre, l'hommage de mes sentiments admiratifs et dévoués

Marcel Proust

<sup>1</sup> L'histoire « prise sur le fait », c'est la transformation de Salvan en vue du tourisme. *Là-Haut* a paru chez Perrin en 1897.

<sup>2</sup> Vaste roman de George Eliot publié en 1871-1872. Je ne vois aucun rapport avec *Là-Haut*.

<sup>3</sup> Ne croirait-on pas entendre Trissotin ? Les pages en question sont, hélas, insignifiantes (pp. 159-161).

<sup>4</sup> Les héros de *Là-Haut* vivent dans une pension aussi différente que possible des hôtels où Proust glanait « les petits événements ».

[1898]

Cher Monsieur

Je vous remercie infiniment parce que je viens de recevoir votre livre et parce que ... je viens de le lire, tout d'un trait. Je ne sais pas si ce n'est pas encore de tous celui que j'aime le mieux. D'une vie si simple et si grande vous avez choisi des tableaux si grands et si simples, si grand votre cadre est si simple que je connais pas de livre plus magnifiquement homogène, plus harmonieux dans son austérité, et où les choses, toutes pénétrées d'esprit, sans qu'il y ait là le moindre artifice, sont, comme est cette ville, comme l'antique projection des âmes, de ces âmes, comme la mer « agitées et grises »<sup>1</sup>. Le tableau de la fin, celui qui est placé à l'extrémité du temple et l'illumine tout entier de la flamme concentrée jusque là mais qui s'élève si haut alors, est véritablement sublime.

Quels beaux titres de tableaux vous pourriez mettre au dessus de chaque chapitre et ici : « Le Départ du Missionnaire »<sup>2</sup>. Ce qui est si beau dans ce livre c'est que le surnaturel y est comme dans la vie humaine, et que les coups que Dieu y frappe sont des coups vulgaires. Quel choix de paroles blessantes !

— Et ces « ismes » dans la scène de la lecture de Renan<sup>3</sup>. Ici plus que sa femme même, je vous trouve cruel pour le pasteur, cruel comme la vérité, et finalement édifiant comme elle. J'ai beaucoup admiré la scène où les deux frères se retrouvent dans leur pays, reconnaissent le Tarn, et se sentent déchargés du poids des années vécues (comme c'est vrai)<sup>4</sup>.

Votre admirateur reconnaissant

Marcel Proust

<sup>1</sup> *Le Ménage du Pasteur Naudié*, publié chez Perrin en 1898, se passe surtout à La Rochelle.

<sup>2</sup> Le Pasteur Naudié, séparé de sa trop jeune et frivole seconde épouse, se voue à la mission.

<sup>3</sup> Constatant que sa jeune femme et le cousin qu'elle préfère lisent ensemble *l'Abbesse de Jouarre*, le pasteur Naudié dit :

« — Je sais qu'il affecte un certain idéalisme. Mais je pense que cet idéalisme est un voile jeté sur un sensualisme qu'il n'oserait avouer.

Ces « ismes » tombèrent pesamment dans la pénombre où vibrait encore le frémissement d'amour envolé des pages futiles : tel, un lourd oiseau de nuit s'abat sur l'arbre où le rossignol chante encore » (*op. cit.*, p. 191).

<sup>4</sup> « Ramenés ensemble aux mêmes sources par un même instinct, (les deux frères) se mirent à égrener le chapelet de leurs souvenirs. Ils se retrouvaient petits : une invisible main compatissante soulevait le fardeau dont la vie avait chargé leurs épaules, pour qu'en cet instant béni du revoir ils pussent respirer avec des poumons plus libres l'air léger dont ils reconnaissaient la saveur » (*ibid.*, p. 15).

[1902]

Cher Monsieur

Si vous ne savez pas que je garde le lit depuis six mois (depuis ce temps je me suis peut-être levé huit ou dix fois pour sortir) vous avez du croire que l'« Eau Courante » n'était pas venue jusqu'à moi. Et pourtant je l'ai reçue, non pas comme les eaux bleues du Lemman, en souriant « mais avec des larmes, des larmes très amères et qui ne sont pas aussi vite oubliées qu'essuyées. Bien peu de livres m'ont donné un sentiment si triste et si profond de la vie, ont en quelque sorte ainsi accru en moi le pouvoir d'en souffrir. Mais j'étais à ce moment là trop souffrant pour pouvoir écrire. Et ma reconnaissance ne se traduisait comme cela doit arriver pour tant de lecteurs inconnus, que par une réflexion constante sur ce drame si simple et l'infini de vie qu'il enferme et découvre, et sur tout ce que l'homme peut souffrir avant que le tronc d'un tilleul se soit même perceptiblement élargi <sup>1</sup>. Il semble qu'au fur et à mesure que vous écrivez, vous simplifiez de plus en plus les moyens de votre art et la matière de votre œuvre, pour que l'âme n'ait presque plus d'intermédiaires entre elle et la vie. Aussi quelque admiration que m'ait toujours inspiré cette suite de chefs d'œuvre qu'est la série de vos livres, où le plus léger déchet ne s'aperçoit pas, où il semble que vous ayez donné d'avance à la postérité les morceaux choisis de vos œuvres en ne lui offrant jamais rien qui ne fut la substance intégrale de votre pensée et le fruit intact et précieux de votre méditation, pourtant s'il me fallait donner une préférence c'est encore à

l'un de vos derniers livres qu'elle irait et peut-être à cette Eau Courante que j'ai placé dans ma Bibliothèque à côté d'un autre livre aimé, *Le Moulin sur la Floss*<sup>2</sup>, dont elle égale, aussi dans un cadre fluvial, la majesté dramatique et le tragique concentré. Ah que cela est merveilleusement ce que cela est et ce que vous avez voulu. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir une « réussite » d'art pareille à celle-là si l'on ose parler encore métier à ces hauteurs. Aussi les saisons viennent-elles dans le livre comme dans la réalité même dont il a l'air de faire partie. On plaint Marguerite de ne pouvoir assister au Printemps et on voit arriver avec un charme infini les vagues fleurs de l'automne. Quelle exquise expression<sup>3</sup>. Vous écrivant de mon lit je n'ai pas le livre sous la main mais je me souviens de l'odeur des pâles coucous, de petits œillets des chartreux qui sont plus rouges qu'une goutte de sang et de chardons dont les tiges poilues supportent à grand peine les lourds capitules violets. Mais tous ces charmes ne consolent pas de la méchanceté humaine qu'on sent là si profondément et de la tristesse de la vie qui fait qu'on regrette de ne pas être « parti » avec ceux qui sont morts et qui imprègne la vision retrospective que Bertigny a de sa vie et qui est plus triste que sa mort<sup>4</sup>. Veuillez agréer cher Monsieur ma respectueuse admiration  
 Marcel Proust

<sup>1</sup> Cette phrase si proustienne a jailli d'une plate vision de Rod, qui place son Bertigny désespéré devant la maison où il a toujours vécu et qui vient d'être vendue aux enchères :

« [...] l'aspect général demeurerait le même, comme celui du vieux tilleul, dont le tronc s'élargissait imperceptiblement en un quart de siècle, [...] » (*L'Eau courante*, Bibliothèque Charpentier, Fasquelle, Paris, 1902, p. 339).

<sup>2</sup> Pour Proust, qui aimait avec passion ce livre de George Eliot, c'est là le plus hyperbolique encore de ses hyperboliques compliments.

<sup>3</sup> Ici Proust cite simplement le livre en intercalant l'éloge (*ibid.*, p. 168).

<sup>4</sup> Avant de mettre le feu à la grange et de se jeter dans l'étang de l'eau courante, Bertigny revoit sa vie :

« En une seconde, des images de toutes sortes se multiplièrent autour de lui, mêlant le passé au présent, les morts et les vivants, les amis et les adversaires... » (*ibid.*, p. 348).

[Mars 1904]

Samedi

Cher Monsieur

Je viens de recevoir votre admirable roman<sup>1</sup> et je viens d'en faire une première lecture qui est presque une profanation. Au lieu de

suivre pas à pas, pieusement, ces chemins de vérité et de bonté, j'ai si je peux dire « parcouru » l'immense champ du livre, poussé par le pressant intérêt, talonné par la nécessité qui entraînait les personnages et moi avec eux, orienté vers leurs destinées nouvelles, confusément, dans la mesure où selon le mot magnifique de clairvoyance et de scrupule que vous avez à propos de la maladie de Valentin vous « soulevez le voile des lendemains ». Que n'y a-t-il pas dans ce livre, au moins tel que je l'ai d'un rapide coup d'œil, parfois obscurci de larmes, aperçu, et d'abord toute la vie, et l'aube de l'autre vie — et cette vie-ci non point isolée, mais en quelque sorte « à l'échelle » dans l'espace, à sa place, au sein d'un infini mystérieux sans doute mais qui enfin la mesure. Que de tendresse j'ai déjà pour Alice, de haine pour l'immonde et si vrai Romanèche (oh ! son interview), de sympathie pour Bernard (ses impressions les unes contre les autres militantes et si largement contrastées quand éclate la campagne contre son père, dans les journaux qu'il aimait et son tragique interrogatoire de son père — et sa conversation finale avec Burier sont des chefs d'œuvre<sup>2</sup>. Et que de mots profonds presque indétachables dans le tissu simple et vivant du style. Les mots les plus simples seraient de magnifiques titres : tel celui-ci que j'avais un peu entrevu, bien moins beau : « Les Courants de la Vie. » La lumière qui se fait dans l'âme de M. Délemont à la mort de sa fille est une grande chose, et la diversité des explications, et le léger flottement relâché dans la discipline de l'usine, les petits effets naissants de la douleur. Et la brusque découverte par Alice de l'âme de proie de sa sœur, et cet adieu sans lui donner la main à Burier, et le bon médecin qui croit aux bons sirops, et tant de choses et tout. Je vous envie entre tous, Monsieur, de porter ainsi en vous un monde simple et multiple, vivant et qui meurt et qu'on sent qui ressuscitera, et chaque année de le mettre peu à peu au jour, dans la calme et absolue réalisation d'une maternité mystérieuse. Si je n'étais dans un état de santé chaque jour empiré j'aurais été vous dire tout cela un peu moins mal, et vous remercier aussi d'avoir pris la peine de m'écrire à propos de mon étude sur Ruskin et de ma traduction de la Bible d'Amiens. Si jamais au cours d'un article vous aviez l'occasion de les signaler j'en serais très fier et très heureux<sup>3</sup>. Mais il est vrai que cela est bien en dehors des questions contemporaines et je retire presque aussitôt après l'avoir formulé mon trop chimérique vœu. Je n'ai pas bien su vous dire combien je sens la force de votre art qui n'ajoute à la vie pas la plus légère arabesque d'intrigue, et non plus ne dénude la vie et ne la simplifie comme d'autres romanciers qui font « simple comme la

vie » (qui ne l'est pas !) Ici tout le tragique, tout le comique, toute la philosophie, toute la beauté est apportée par la vie. C'est une suite sans cesse ascendante de livres beaux, simples et forts, un miroir de plus en plus clair et profond. Votre âme a vraiment sondé, chéri et souffert la vie, et pour exprimer l'essence de sa philosophie ne demande à rien d'autre qu'à la vie elle-même ses plus familiers et « vivants » symboles. Ce n'est du symbolisme que par la puissance de signification des réalités.

Croyez-moi cher Monsieur votre admirateur bien reconnaissant

Marcel Proust

<sup>1</sup> *Un Vainqueur*, Bibliothèque Charpentier, Fasquelle, Paris, 1904.

<sup>2</sup> Romanèche est censé représenter Jaurès au début de sa carrière. Ses discours s'adressent surtout à son beau-frère Délémont, ancien ouvrier devenu un industriel au cœur dur. A la fin du livre, lorsque Alice, l'héroïne, a été tuée par mégarde, son frère Bernard et l'inspecteur Burier qui l'aimait échangent des paroles tristes :

« — Le hasard...

— Non, non, s'écria Bernard, [...] Il doit y avoir une cause, que nous ignorons, qui reste cachée, mais qui est ! [...] Il y avait des raisons pour qu'elle tombât, elle, justement elle, la plus pure, dans ce conflit de bas intérêts et de passions vulgaires. [...] Des raisons très complexes au contraire, et lointaines » (*op. cit.*, pp. 381-383).

<sup>3</sup> A ma connaissance, Rod n'a rien écrit sur la *Bible d'Amiens*.

[1906]

Cher Monsieur

Fort malade et entièrement alité en ce moment je suis dans l'impossibilité matérielle de vous écrire je veux vous dire seulement mon admiration pour votre « Affaire Jean Jacques »<sup>1</sup> et ma reconnaissance pour la bonté que vous avez eu de m'envoyer cette œuvre où le sentiment — et le don — le plus fort et le plus particulier de la vie ne le cède en rien à la plus profonde pensée tant cet épisode passionnant est rendu de façon en quelque sorte scénique, dans un cadre délicieux et reste délicieusement vivant et particularisé tout en émettant des ondes d'analogies<sup>2</sup> qui se propagent à l'infini

Votre bien respectueux, bien reconnaissant, bien malheureux,

Marcel Proust

<sup>1</sup> *L'Affaire Jean-Jacques Rousseau* paraît en 1906 chez Perrin.

<sup>2</sup> « Analogies » voulues par Rod avec l'Affaire Dreyfus.

[Paris, fin juin 1907]  
102 boulevard Haussmann

Cher Monsieur

Je ne quitte plus mon lit depuis des années. Je me lève lundi prochain 1<sup>er</sup> juillet pour revoir quelques amis et reprendrai une vie alitée ensuite. Ne viendrez-vous pas à 10 heures, 10 heures  $\frac{1}{4}$  à l'Hotel Ritz (petit salon retenu à mon nom) entendre Fauré et retrouver quelques personnes amies en si petit nombre que je vous serai profondément reconnaissant de ne pas en parler<sup>1</sup>. Je serais heureux de vous dire de vive voix tout ce que je pense de votre dernier livre, le plus beau de tous, vraiment magnifique et grand<sup>2</sup>. Je suis si fatigué pour vous l'écrire !

Votre respectueux admirateur

Marcel Proust

<sup>1</sup> Rod se rendit à cette soirée du 1<sup>er</sup> juillet 1907. Avec les autres invités, dont Mme de Caillavet, Mme de Noailles, Mme d'Haussonville, Mme de Clermont-Tonnerre, Robert Dreyfus, Robert de Billy, Calmette,... il entendit non Fauré mais le pianiste Risler jouer du Wagner, du Beethoven et du Schumann.

<sup>2</sup> *L'Ombre s'étend sur la montagne*, publié chez Perrin en 1907.

[Paris, février 1909]

102 bd Haussmann

Cher Monsieur

Vous êtes pour moi quelque chose de tellement plus considérable qu'un officier de la Légion d'honneur que j'éprouve quelque difficulté à vous « féliciter »<sup>1</sup>. Mais pourtant je pense que ce sont d'agréables distinctions que les hommes supérieurs doivent accepter avec simplicité en permettant à leurs amis d'en éprouver de la joie. Celle que j'ai ressentie était très vive et en vous l'exprimant je sais que

je suis à l'unisson de beaucoup d'amis connus et inconnus, amis de l'homme et de l'œuvre, qui ont été heureux de voir que la France avait cette attention pour vous. Cela m'a rappelé ma conversation où je souhaitais que vous en eussiez une pour elle, en vous présentant à l'Académie<sup>2</sup>. Vous lui épargneriez la honte d'y voir entrer M. Dorchain, M. Ernest Daudet, M. de Pomairols ou M. Schlumberger<sup>3</sup>. Ce n'est pas la seule raison pour laquelle je souhaite que vous soyez de l'Académie, naturellement ! Il doit y avoir d'autres indignes sur la liste. Mais ces noms là m'ont surtout frappé. Quand on pense que notre cher et grand Porto Riche qui a écrit le *Passé* c'est à dire peut-être la plus belle pièce de théâtre en France depuis Andromaque n'est pas de l'Académie !<sup>4</sup>

Ma santé a encore empiré depuis que je ne vous ai vu. Je ne me lève pas et je ne vois personne. Sans cela j'aurais été vous porter l'expression de mes félicitations et de mon admiratif attachement

Marcel Proust

<sup>1</sup> Rod avait reçu la rosette d'officier le 1<sup>er</sup> février 1909.

<sup>2</sup> Ce fut pendant quinze ans au moins un vrai leitmotiv des amis parisiens de Rod : Qu'il se fasse donc naturaliser ! L'Académie l'élirait aussitôt. Au fonds de Lausanne, il est mentionné pour la première fois dans une lettre de Barrès.

<sup>3</sup> Aucune des personnes citées ne fut élue à l'Académie à ce moment-là. Gustave Schlumberger, connu pour ses grands travaux historiques sur Byzance, était la bête noire principale de Proust. Dans une lettre à Mme Straus, datée de l'année précédente, voici comment il le traite :

« Mais S. m'apparaît comme une honte nationale, comme le triomphe de ce qu'il y a de plus bas et plus sot, du savoir sans intelligence et même, chose inouïe, sans sérieux ; ce savoir idiot dont le sérieux est la seule excuse, est chez lui frivole. C'est aussi la bassesse devenue arrogante, la vilaine bave du reptile redressé, une vie dite de science [...] qui se couronne par le dévouement à des idées que Louis XIV trouvait surannées et Vauban barbares, et tout cela sans l'excuse d'une fidélité à des principes qu'il n'a jamais eus, à des amis qu'il a connus à soixante ans et qui ne sont pas ses amis [...] » (*Correspondance générale*, ed. cit., t. VI, pp. 99-102).

Comme Proust tient à déclarer que l'antidreyfusisme de Schlumberger n'est pour rien dans son indignation, il semble qu'il ait eu à son égard un grief personnel. Mais saura-t-on jamais lequel ?

<sup>4</sup> Proust est trop peu sincère pour qu'on puisse croire que telle soit vraiment son opinion littéraire sur Porto-Riche et le *Passé*, joué en 1898. Mais il est certain du moins qu'il fut indigné du discrédit dont les violences antidreyfusistes avaient frappé pour un temps les écrivains juifs, surtout au théâtre, et qu'il avait horreur de la sévérité de Léautaud pour le « théâtre juif ».

[Paris, 1911]

102 boulevard Haussmann

Madame,

C'est avec une grande émotion que j'ai vu venir à moi, la main dans votre main qui le guidait comme le signifiait la présence touchante de votre carte, ce maître que j'ai tant admiré et aimé, venir sous les espèces d'un livre plus peut-être qu'aucun autre à sa parfaite ressemblance, si simple, si pur, si noble, si vrai <sup>1</sup>. Dès le début la simple grandeur du site m'avait conquis. Et toute cette merveilleuse scène dans l'intérieur luxueux des Blair qui met si bien en relief — et en conflit — deux façons opposées de prendre la vie est menée avec une clarté, une nécessité lumineuse <sup>2</sup>. Le beau symbole de la Coupe contagionante m'a beaucoup frappé aussi <sup>3</sup>, ainsi que cette opposition de la foi de M<sup>me</sup> Cauche et de son mari. La scène de l'automobile est un rien mais significatif, et les entrevues qui mettent le Pasteur en présence des formes diverses du pharisaïsme, le docteur prêtre <sup>4</sup>, le Conseiller d'état, le notaire, sont d'une élévation et d'une simplicité bien démonstratives. L'art d'Edouard Rod y atteint cette nudité volontaire, cette éloquence toute spirituelle, de certaines toiles de Philippe de Champaigne. C'est ce que Balzac appelait des livres ayant la simplicité de l'Évangile. N'eut-il pas aimé le Pasteur Pauvre lui [qui] <sup>5</sup> a écrit le Médecin de Campagne et le Curé du Village. Et dans un tendre et angoissé souvenir du maître trop tôt disparu, nous associons dans notre respect la noble Compagne, la pieuse Alceste qui le ramène ainsi parmi nous, en Esprit et en Vérité, du Royaume des Ombres

Daignez agréer, Madame mes respectueux et reconnaissants hommages

Marcel Proust

<sup>1</sup> Madame Rod avait envoyé à Proust le second livre posthume de son mari : *Le Pasteur pauvre* (Perrin, 1911).

<sup>2</sup> Dans le chapitre central du livre, Rod a opposé le pasteur riche, Blair, et le pasteur pauvre, Cauche.

<sup>3</sup> Cauche, le pasteur pauvre, s'attire par son idéalisme total, mille tribulations. L'une d'elles lui vient des accusations que porte le docteur contre la coupe de la communion capable de transmettre les microbes. L'histoire se passe dans un village que les « sanatoria » enrichissent, sans doute Leysin.

<sup>4</sup> Lecture douteuse.

<sup>5</sup> Le mot entre crochets manque.

